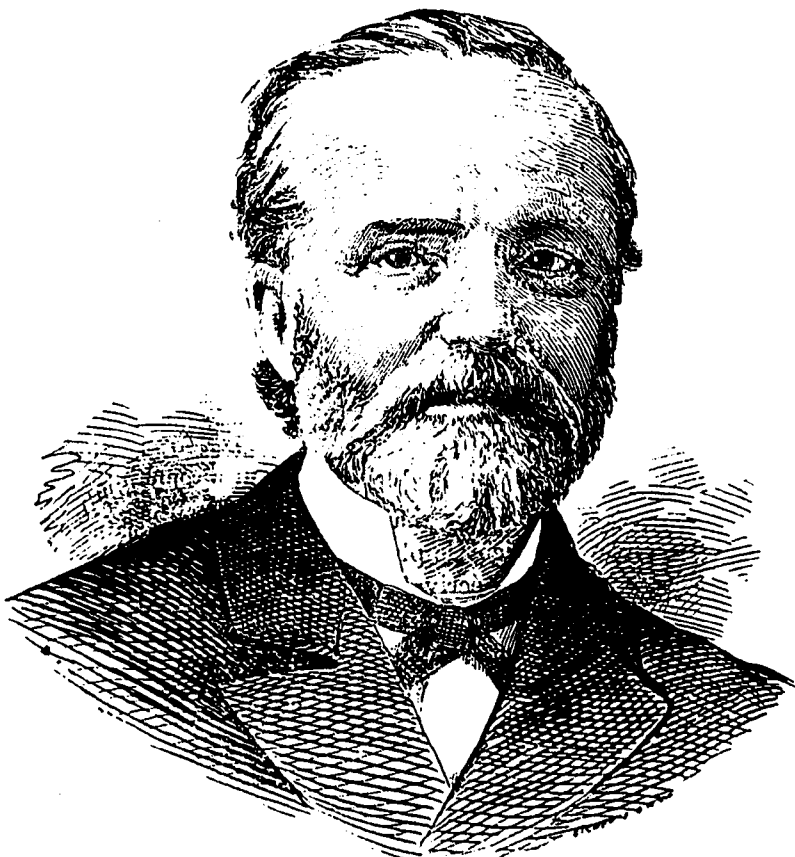
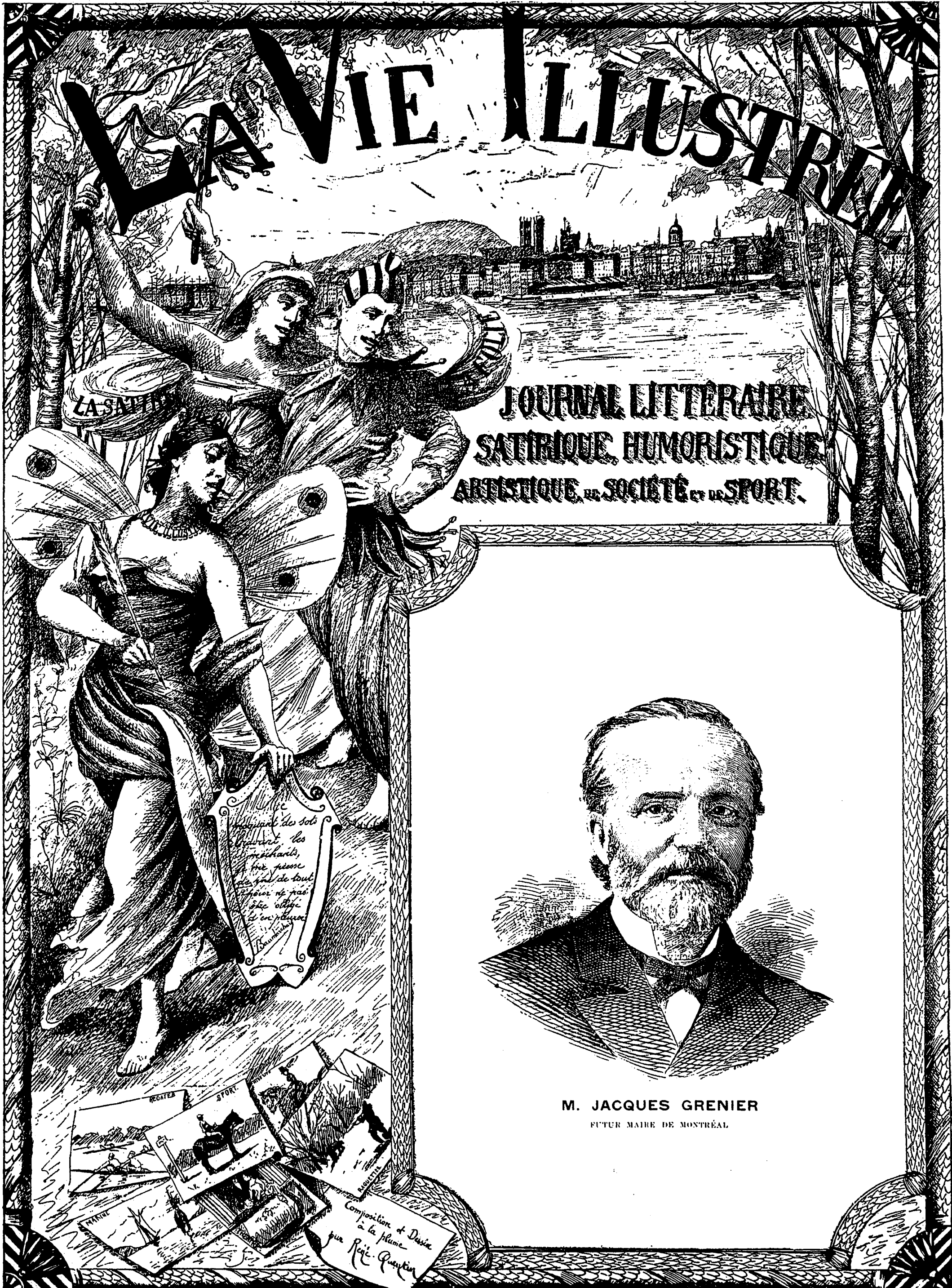


LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



M. JACQUES GRENIER
FUTUR MAIRE DE MONTREAL



*Je suis un des sols
bravants les
méchants,
à qui passe
de tout de tout
pour ne pas
être obligé
d'en faire
un homme.*
Baume de...

REGATE
SPORT
AGRESTE
Composition et Dessin
à la plume
par Réjean-Quintin

M. JACQUES GRENIER.

De petite taille, sec et nerveux, le corps droit comme un I, les paupières fatiguées, la figure ridée encadrée d'une barbe dont les poils noirs font la guerre aux blancs, mais sont forcés de céder devant le nombre, M. Jacques Grenier, le *Père de la Cité*, le futur maire de Montréal, est un alerte vieillard à l'esprit toujours lucide, qui ne paraît pas avoir vécu plus de dix lustres.

En considérant attentivement sa physionomie sur laquelle le temps a mis une espèce de patine, on peut reconnaître, aux nombreuses et profondes empreintes qu'y ont buriné le travail intellectuel et le souci des affaires, que le vieil échevin a mené une existence complètement exempte d'oisiveté.

Si je dis "le vieil échevin" c'est que, en réalité, bien que l'habitude corporelle de M. Grenier ne décele pas la sénilité, il est né, à Berthier-en-haut, le 20 janvier 1823, ce qui lui donne, conséquemment, 65 printemps ou 66 hivers.

Il ne doit sa fortune qu'à l'énergie qu'il a su mettre, sans relâche, au service de son intelligence des choses financières et commerciales.

Son père, un simple navigateur, lui fit acquérir, dans une institution de sa ville natale, une modeste instruction commerciale. C'est le seul bien qu'il lui légua; mais c'était beaucoup pour cet homme plein d'un rare esprit d'initiative.

Dès l'âge de 16 ans, il débuta dans la carrière commerciale, chez M. Sawtel, à Sorel.

L'année suivante, sentant que ses facultés intellectuelles réclamaient un plus vaste champ d'action, il vint à Montréal où il fut employé, en qualité de commis, chez M. F. N. J. Leclair, drapier. A cette époque (1840) le magasin de ce marchand se trouvait à la place occupée actuellement par la compagnie de navigation "Richelieu et Ontario."

Les affaires n'excluent pas les tendres sentiments. C'est pourquoi, en 1845, M. Jacques Grenier donna son nom à mademoiselle Fernette, de Berthier.

Il s'occupa du commerce en détail jusqu'en 1860, puis se rendit en Angleterre et revint pour établir ici un commerce en gros qui, dirigé par un homme doué d'une habileté telle que la sienne, ne pouvait que prospérer rapidement.

Depuis 1857, M. Jacques Grenier a dévoué, presque sans interruption, la majeure partie de son temps et de ses capacités au service de ses concitoyens.

En effet, en 1857, il fut élu échevin pour le quartier Est. Il remplit cette charge jusqu'au moment où, en 1866, obligé par les nécessités de son commerce de faire, deux fois par année, un voyage en Europe, il dû refuser de présenter sa candidature.

En 1872, il occupa de nouveau les fonctions d'échevin pour le quartier St. Jacques et, depuis lors, il n'a pas quitté le Conseil municipal.

Il est, cependant, en 1887, des velléités de rentrer dans la vie privée; mais des personnages influents du monde commercial l'en dissuadèrent.

Concurremment avec l'échevinage, M. Grenier a occupé et il occupe encore, un grand nombre d'emplois honorifiques requérant de vastes connaissances.

Il fut président du comité de l'eau; président du comité de police; président du comité des finances; commissaire des écoles catholiques.

Il est, aujourd'hui, président de la Banque du Peuple, vice-président de la Cie de Coton Hochelaga, directeur de la Cie "Montreal Rolling Mill," de la Cie d'assurance "British Empire," de la Cie de navigation "Richelieu et Ontario," et premier vice-président du "Montreal Board of Trade."

On conçoit aisément que cette multiplicité d'occupations ne lui laisse aucun repos et que, seule, une intelligence d'une capacité extraordinaire peut mener de front tant d'entreprises diverses.

M. Jacques Grenier qui, depuis 1877, a refusé tous les ans la mairie de Montréal, est à peu près certain, cette année, d'être nommé par acclamation.

Si quelque opposition lui est faite, dit-il, elle ne viendra que de la part des Chevaliers du Travail.

La nomination aura lieu le 15 courant et jusqu'à cette date, M. Grenier prétend conserver secret le programme des mesures qu'il soumettra au Conseil, s'il succède à M. Abbott.

Il faut lui souhaiter le succès, en tout cas, car il ne serait que juste qu'après trente-deux années de preuves irrécusables de dévouement, la ville pour laquelle il a tant travaillé lui donne une marque de reconnaissance.

LÉON FAMELART.



L'ÉCHEVIN JOSEPH BRUNET

M. Joseph Brunet naquit à St Vincent de Paul, en 1834. Il a donc cinquante-cinq printemps, et il porte bien son âge.

De taille moyenne, sec de corps comme de figure, la barbe poivre et sel, l'échevin du quartier St Jacques, sous son enveloppe bourgeoise, laisse percer l'ouvrier habitué de longue date aux virils travaux.

C'est, en effet, par une constante activité manuelle au service d'une grande intelligence pratique des affaires, que de simple artisan il s'est transformé en patron.

Observez ses mains nerveuses et rudes, sa face altérée par les intempéries souffertes au travail, sa démarche vive et affairée; vous reconnaîtrez en lui le travailleur, l'homme pour qui l'existence est un perpétuel combat, et qui ignore les douceurs du *far niente*.

M. Joseph Brunet est le prototype du *self made man*.

Son père, un modeste ouvrier, lui fit donner, aux écoles élémentaires, une instruction ordinaire.

A l'âge de 18 ans, le futur échevin ayant transporté ses pénates à Montréal, débuta dans la fabrication des briques. Sa position n'était pas brillante; mais après quelques années d'un énergique labeur et d'un régime de Spartiate, il se trouva en possession d'un pécule qui lui permit de travailler pour son compte, tant est vraie la vieille locution: *labor improbus omnia vincit*.

Ses affaires furent d'abord très prospères et, un jour, il se vit à la tête d'une fortune évaluée à \$200,000.

Mais la déveine le guettait. Elle fondit sur lui; il perdit tout ce qu'il avait gagné avec tant de peine.

Cependant, il ne se laissa pas abattre par le découragement. Le terrible coup qui le frappait fit renaitre en lui une nouvelle ardeur et il se remit courageusement au travail.

Aujourd'hui, l'échevin Brunet possède une briqueterie et un grand nombre d'immeubles dans les quartiers St Jacques, St Louis, Ste Marie. Chaque année, il fait construire de nouvelles maisons. Je signalerai, parmi les plus récentes, la superbe résidence qui s'élève au coin du square St Louis et de la rue St Denis.

Il est loin d'être novice dans l'administration des affaires publiques, car, dès 1872, il était échevin du quartier St Louis et il occupa cet emploi jusqu'en 1875.

En 1886, il fut chargé des mêmes fonctions par les électeurs du quartier St. Jacques.

M. Brunet est l'un des principaux promoteurs du chemin de fer du Pacifique. Il a voté le million requis et a travaillé infatigablement pour obtenir des signatures.

On peut dire aussi que c'est, en grande partie, grâce à son initiative et à ses démarches auprès de l'Hon. McKenzie que l'École Normale Jacques Cartier, qui se

trouvait jadis dans l'ancienne maison du gouverneur, a été transportée à la place qu'elle occupe actuellement.

Il s'est toujours dévoué non seulement pour le quartier qu'il représente, mais, en général, pour toute la métropole, et ses électeurs lui doivent des remerciements pour les nombreuses améliorations qu'il a fait exécuter.

Après le décès de M. Cassidy, M. Brunet remplit, durant quelque temps, les fonctions de maire par intérim.

Il fut directeur de plusieurs sociétés de construction, et président du comité d'éclairage durant sept années.

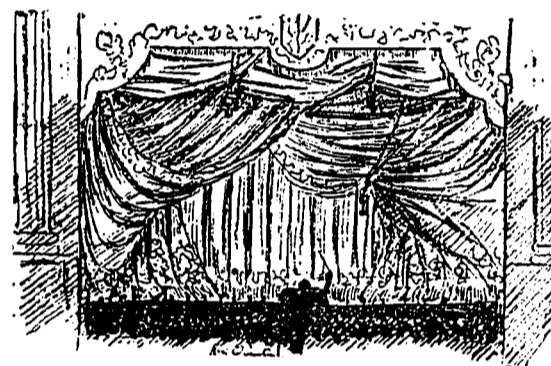
Il est, aujourd'hui, premier vice-président de la puissante Société des entrepreneurs.

La réélection de l'échevin Brunet est, sans doute, assurée, car on ne lui connaît aucun adversaire. Les quelques personnes qui, au début, avaient ruminé des projets d'opposition, ont compris qu'elles perdaient leur temps et sont, prudemment, rentrées dans l'ombre.

Il est très aimé de ses électeurs qui, d'ailleurs, ont un grand intérêt à s'assurer encore ses services efficaces, car par sa défection, ils perdraient la représentation au Comité des Chemins, qui leur est d'une immense utilité.

LÉON FAMELART.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



ACADÉMIE DE MUSIQUE

The Queen's Male qui a été représentée durant toute la semaine dernière, n'est autre chose que *La Princesse des Canaries*, opéra bouffe de Lecocq. M. Harry Paulton, qui en a fait l'adaptation, a remplacé les charmantes saillies du livret français par un humour de très bon aloi. L'œuvre n'a donc pas été trop détériorée.

Très jolis costumes, décors superbes; chœur puissant et figurant expérimentés. C'est assez vraiment pour que cette représentation sorte du vulgaire.

Pataqués et Bombardos ont été fort divertissants. Miss Lily Post possède une belle voix et Miss Marte Halton a des charmes indiscutables.

Cette semaine, on représente *Paul Kaurar*, de M. Mackay, pièce tirée d'un épisode du règne de la terreur en France. Principaux interprètes: Mlle Carie Turner et M. Joseph Haworth. Nous en parlerons dans le prochain numéro.

**

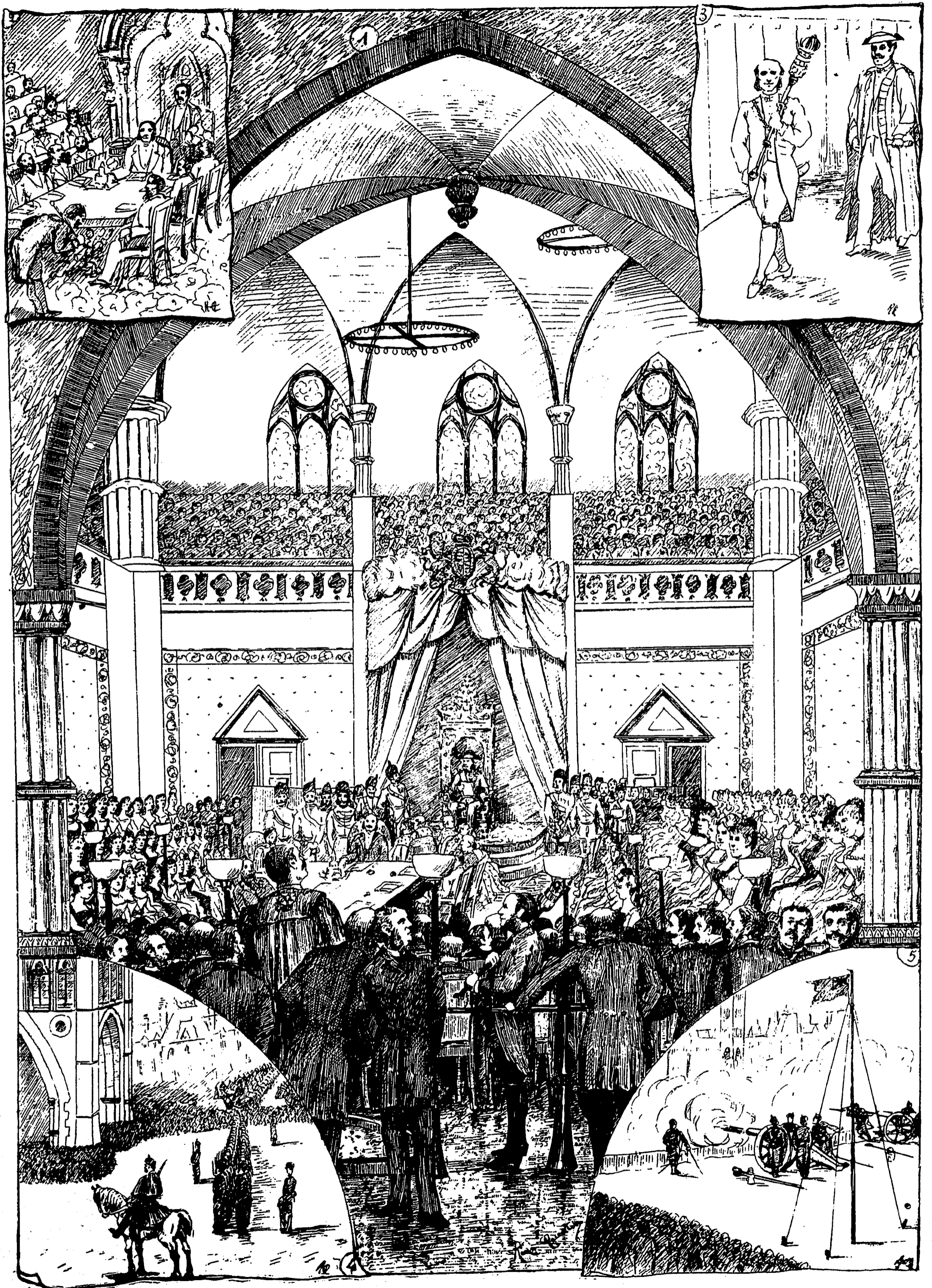
La jeune violoniste Teresina Tua, qui, il y a quelques mois, a donné des concerts à New-York, est une demoiselle bouillante, si l'on peut en juger par l'aventure suivante qui lui est arrivée:

Etant à St Pétersbourg, elle avait annoncé un concert dans la salle de la noblesse, qui était absolument comble; mais voici qu'au moment où elle allait se présenter, son accompagnateur, pour une raison quelconque, lui refusa ses services. Elle entre alors dans une véritable fureur et plante là l'orchestre, virtuoses et public, et s'en va tout droit se coucher. Le public de Saint Pétersbourg prit la chose en plaisanterie, mais le préfet de police trouva, lui, la plaisanterie de mauvais goût et fit défense à l'impétueuse violoniste d'annoncer de nouveaux concerts dans la capitale. Trois jours après, Mlle Tua devait donner un concert à Dorpat, où toutes les places avaient été louées d'avance; mais lorsqu'on sut ce qui venait d'arriver à Saint Pétersbourg, tous les amateurs s'empressèrent d'aller rendre leurs places. Heureusement, le préfet de police, trouvant la leçon suffisante, lui a rendu l'autorisation de jouer à Saint Pétersbourg, en lui faisant promettre de ne point faire la mutine à l'avenir.

**

Le concert au profit de l'église St Jacques, que nous avons annoncé dans notre premier numéro, aura lieu le 18 courant, dans la salle du collège, au coin des rues Ste Catherine et Ste Denis.

LORNETTE.



OUVERTURE DU PARLEMENT FÉDÉRAL.

1. Lecture du discours du Trône.—2. Le messager du Sénat vient convoquer la Chambre des Communes de se rendre à la barre du Sénat.—3. L'Orateur de la Chambre des Communes se rend à la séance.—4. Le piquet d'honneur pendant le discours du Trône.—5. La batterie salue l'arrivée du gouvernement.

JOYEUSETÉS DES TEMPS.



Après une nuit d'un sommeil fiévreux, l'esprit hanté par la redoutable perspective d'un article à pondre pour LA VIE ILLUSTRÉE, je me mis sur mon séant, l'autre matin, en me plongeant les poings dans les orbites, afin de me préparer, par ce réveil énergique, aux terribles luttes quotidiennes de la vie.

Ecarquillant les yeux en boules de loto, je cherchai à voir, au travers des rideaux, l'état de l'atmosphère. Vains efforts. La portée de mes rayons visuels ne put dépasser ma fenêtre.—Il faut confesser ici que je suis myope comme une taupe et que je ne couche pas avec mes binocles.

Je me jetai en grelottant dans mes pantalons et allai m'écraser le nez sur les vitres.

“ Or, de feuillages curieux
Et d'arabesques irisées,
Un artiste mystérieux
Avait buriné mes croisées.”

De sorte que, ne pouvant relâcher au dehors, je us contrainct de me livrer à un genre plus sérieux de flânerie.

Assis au coin de mon feu, ratatiné “ comme un singe frileux qui casse des noisettes,” je feuilletai avec béatitude ma collection de gazettes, quand mes regards furent soudain attirés par un article très laborieusement ruminé sur la question du *vote obligatoire*.

Ces deux derniers mots me firent rêver.

Nous avions déjà, me dis-je, la vaccination obligatoire, mise en vigueur par le grand maire Beaugrand qui, sans doute, fut un beau grand maire. Nos obligations ne sont pas assez nombreuses, paraît-il, car voilà qu'un monsieur veut faire passer les électeurs, vaincus ou vainqueurs, bleus ou rouges, sous les fourches caudines du vote forcé !

Pauvres électeurs ! Et dire, pourtant, que nos douces compagnes n'ont pas de plus grand désir que celui d'exercer cet enlèvement privilégié !

Mais ce supplice de l'urne électorale que vous aimez tant, ô innocentes ! vous devriez comprendre, maintenant, qu'il ne cache aucune jouissance, puisqu'il devient urgent de contraindre les hommes à s'y soumettre.

Ne l'ambitionneriez-vous pas, par hasard, pour le plaisir d'avoir l'occasion de vous laisser séduire—ou corrompre—par les loups-garous de la conscience ? C'est peut-être doux ; mais c'est très vilain.

O vous qui êtes si faibles devant la séduction, ne vous exposez pas à la tentation !

Le vote obligatoire... quelle horrible chose ! N'y a-t-il pas de quoi trembler des pieds à la tête, cheveux inclus, en pensant à la corvée à laquelle nous allons être astreints, pour peu que la volonté de M. J. C. Robillard ait force de loi ?

Telles étaient les réflexions auxquelles je me livrais, lorsque je devins anxieux en face d'un vaste point d'interrogation qui se dressait énigmatiquement devant moi :

Quelles mesures emploierait-on pour assurer l'exécution de la loi en question ?

Le champ des hypothèses me parut si vaste que, craignant de m'y égarer, je résolus de m'informer à bonne source.

Je me vissai un tuyau de poêle sur l'occiput et je bondis chez M. Robillard qui voulut bien me donner des renseignements dont mes lecteurs auront la primeur :

Dès l'aube du 1er mars prochain, tous les électeurs de Montréal, portant sur la poitrine une large pancarte visée par les autorités constituées, devront se trouver alignés, dans la rue, au bord du ruisseau, en face de leur demeure respective.

A 6 heures du matin, des constables à cheval portant un mandat du chef Hughes et armés jusqu'aux dents—y compris les bottes dans lesquelles seront insérés deux yatagans et deux revolvers,—seront chargés de traîner à leur suite, après inspection des maisons et vérification

d'identité, tous les électeurs aux marchés de quartiers préalablement approvisionnés de whiskey, où les affaires seront transigées à l'amiable, et de là aux *polls*.

On mettra des voitures d'ambulance à la disposition des malades et des infirmes, moyennant \$1.

Après avoir déposé leur bulletin dans l'urne, les électeurs, toujours en troupeaux, conduits par des constables à cheval, se rendront à l'hôtel-de-ville, remettront leur pancarte au chef Hughes, puis passeront dans un bureau où un tatoueur habile leur marquera sur le nez ou sur le front, à leur choix, un signe qui les mettra à l'abri de toute poursuite judiciaire.

Quant à ceux qui, frauduleusement, se seront soustraits à la corvée obligatoire, on leur fera proprement leur affaire, si jamais on leur met le grappin dessus !

**

Tout cela, dira-t-on, est passablement fantaisiste. *Concedo*. Mais, cependant, les moyens d'exécution sont aussi sensés que le projet.

L'idée de M. J. C. Robillard n'est-elle pas des plus drôlichonnes ? En effet, les gens qui ne votent pas ne s'occupent guère des affaires publiques. Par conséquent, ils ne connaissent pas les candidats et ne peuvent apprécier avec justesse la valeur de l'un ou de l'autre. Comment, s'il en est ainsi, pourraient-ils donner équitablement leur suffrage ?

Ne serait-il pas tout aussi ridicule de faire voter les gâteux, les crétins, les aliénés et toute la séquelle des pensionnaires de la Longue-Pointe ?

**

Ce bien cher monsieur G. Sandfield Macdonald, dont le papa fut premier ministre de la province d'Ontario, a eu, dans le courant de la semaine dernière, une si lumineuse idée qu'elle en est éblouissante.

Pour faire passer à la postérité son prodigieux effort d'intelligence, il l'a enchâssé dans une motion qu'il a présentée aux jeunes libéraux anglais de Toronto.

Les jeunes libéraux anglais de Toronto, ça n'est pas de la petite bière, savez-vous ?

Ces aigles n'ont pas eurent de regarder en face l'idée, si fulgurante qu'elle fût, de M. G. Sandfield Macdonald. Bien mieux, il l'ont disséquée, analysée, commentée et discutée...

—Bigre ! dira-t-on, pour que les jeunes libéraux anglais de Toronto accordent une aussi grande attention à une idée, il faut qu'elle soit diablement sérieuse et grave !

Plus sérieuse, assurément, et plus grave que vous ne pensez !

J'en tremble pour nous tous, Canadiens-Français, qui buvons, mangeons, et dormons comme des innocents, sur nos deux oreilles, tandis que l'idée, l'idée lumineuse de M. G. Sandfield Macdonald, véritable épée de Damoclès, est suspendue sur nos têtes par un des nombreux fils de la vaste toile d'araignée de son auteur.

—Mais quelle est donc cette fameuse idée ?

—Je vais vous l'exposer :

M. G. Sandfield Macdonald n'aime pas, ho ! mais pas du tout, la langue française. Ça le gêne prodigieusement d'entendre, à tout bout de champ, prononcer des mots dont il ne comprend pas le sens ; ça le gêne tellement qu'il a résolu de recourir à un moyen extrême : la suppression de la langue de nos pères dans ce pays qui est, si je ne me trompe, aussi bien aux Canadiens d'origine française qu'aux descendants de John Bull.

Si M. Sandfield Macdonald est libéral, ce qui n'est pas plus un crime que d'être conservateur, il n'en est pas moins radical.

J'avoue qu'il n'a pas osé prononcer les mots : “ Suppression totale de la langue française.” Il n'est pas assez innocent pour frapper un coup dont le choc en retour le jeterait incontinent sur le carreau.

Il agit plus diplomatiquement en se contentant de demander, dans la motion qu'il a soumise aux jeunes libéraux anglais de Toronto, que la langue française ne soit plus considérée comme officielle.

C'est le meilleur moyen à employer pour la reléguer au second plan, en attendant mieux.

Quel incommensurable égoïsme est le vôtre, M. G. Sandfield Macdonald ! Quelle simplicité est celle des jeunes libéraux anglais de Toronto !

Quoi, au moment précis où l'élément français, devenu

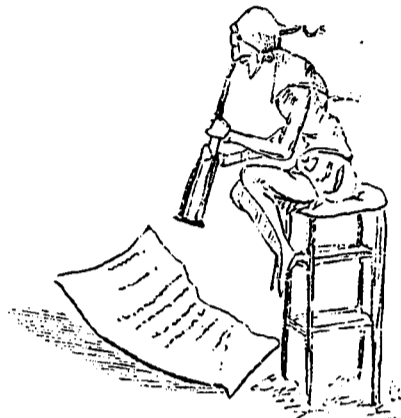
puissant, prend un vigoureux essor ; quand, après les luttes gigantesques de nos aïeux, nous commençons à jouir des privilèges qu'ils ont conquis pour nous, et pour la conservation desquels nous n'hésiterions pas à verser notre sang, si jamais—perspective que nous n'avons pas même à envisager—cela devenait nécessaire, voilà un monsieur, voilà des jeunes écorvelés qui discutent de l'opportunité de nous museler !

Est-ce, comme disait Arnal, “ de la folie, de l'aberration ou de l'aliénation mentale ? ”

En tous cas, je crois devoir signaler à nos aliénistes, M. G. Sandfield Macdonald comme un curieux sujet d'études.

LÉON FAMELART.

GRAPHOLOGIE.



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Pour aujourd'hui, vu que nous n'avons pas de demandes, nous analyserons l'écriture de nos deux premiers abonnés.

P. D., V***, P. Q.—Votre lettre indique que vous êtes encore une fille jeune, fraîche, un peu romanesque, mais pleine d'esprit. Vous êtes d'une taille au-dessous de la moyenne et d'une santé assez bonne. Vous devez être très brune, avec de jolis grands yeux noirs très expressifs. Les amis ne doivent pas vous manquer, car vous avez une nature sympathique. Vous êtes très riense, ce qui est d'un contraste frappant avec vos idées romanesques. Je vous conseille de fuir la mélancolie et surtout d'éviter la lecture des romans. Vous avez un cœur très bien fait, qui battraient fortement à l'unisson d'un autre cœur fait à sa ressemblance. Vous devez occuper un emploi quelconque, probablement celui d'opérateur télégraphique, car votre écriture indique une main qui fait un travail très *mouvementé*, presque *fiévreux*.

LOUIS ARTHUR C., Ottawa.—Vous êtes physiquement bien fait et très fort, capable des plus grandes privations. Votre écriture indique clairement que votre intellect est plus qu'ordinaire. Vous êtes très instruit et occupez une haute position. De couleur blonde, yeux bleus, vous devez profiter de tous les avantages qui se présentent. Homme d'argent, très ambitieux et de grand avenir. Ne soyez pas trop crédule avec vos amis, surtout ceux de votre couleur. Votre visage doux cache beaucoup de malice.

Un bohème dit à un autre bohème :

—Tu sais, tu me dois vingt francs.

L'autre répond :

—Je le sais, mais tu n'aurais pas dû me les demander le jour où j'ai de l'argent.

**

On causait sur un sujet qui revient sans cesse dans les conversations mondaines.

—Bah ! dit quelqu'un, on n'a que l'âge qu'on paraît avoir.

—Oui, mais on se figure toujours qu'on paraît avoir un âge qu'on n'a plus.

LE CARNET D'UN BOHEME.

Notes inédites sur Joe Beef.—Le dîner à la cantine.—Philanthropie excentrique.—La tire-lire de l'hôpital etc., etc.—



S'il faut juger de l'importance d'un citoyen par le nombre d'admirateurs qui viennent le visiter lorsqu'il est étendu dans son cercueil, Charles McKiernan mieux connu sous le nom de Joe Beef, est certainement un des Montréalais dont la perte a causé les plus profonds regrets. Sans tomber dans l'exagération, au moins dix mille personnes se sont pressées autour de sa maison le jour où ses restes ont été portés en terre.

Joe Beef était à Montréal la coqueluche des gens que la fortune avait traités en marâtre; il était la

providence de cette foule de bohèmes du travail qui s'arrachent une piteuse existence sur les quais sous les ardeurs dévorantes du soleil de juillet, ou sous les pluies torrentielles et glacées de novembre.

Sa devise était connue de tous ses clients: *Live and let live*. Vivez et permettez aux autres de vivre.

La pratique affluait toujours à la cantine de Joe Beef.

Voyez ce misérable à la blouse effiloquée, au feutre rougi et rongé par le temps. Ses chaussettes sont à l'état d'abstraction, ses souliers éculés sont entamés par des fissures décrivant des rictus effroyables, ses pantalons ont des lacunes aux genoux et au séant, son col est veuf de cravate; bref l'ensemble de sa personne semble être une statue de la misère sculptée par la main de l'indigence.

Le travail a manqué sur les quais, et le malheureux manoeuvre n'a pas un sou dans sa poche pour s'acheter un crouton de pain. S'il n'y avait pas un Joe Beef à Montréal, la faim, mauvaise conseillère, le porterait à commettre:

Cette action furtive et vile de la rue,
Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.

Ce misérable n'ira pas grossir le nombre des pensionnaires de Sa Majesté. Non, il a une dernière ressource, c'est la charité du cantinier.

Midi sonne au cadran de fer de la douane, l'essaim des ouvriers de bord se dirige vers l'hôtellerie de Joe Beef. C'est l'heure du dîner. Le pauvre affamé se mêle à la foule qui se rue dans la cantine. Il s'approche du comptoir où fume un potage plantureux dans une grande cuvette de fer blanc, et où le maître d'hôtel dépose une montagne de viandes bouillies qui répandent dans l'atmosphère une buée chaude et pénétrante.

Joe Beef a toisé du regard le client à la mine suspecte.

—On paie d'avance ici, dit-il: où sont tes cinq centins?

—Je n'ai pas travaillé depuis deux jours et je n'ai plus le sou. Je voudrais du crédit pour un repas.

—Du crédit, on n'en fait pas ici. Ho! Jack, Bill, Bob, connaissez-vous cet homme, est-ce un ivrogne et un sans-cœur? L'avez-vous vu chercher du travail?

—Non, dit un des manoeuvres interpellé, je sais qu'il a demandé de l'emploi à l'arrimeur, mais nous étions au complet.

—Approche-toi, répond Joe Beef, en s'adressant au misérable. Tiens, voici le quart d'un pain, la moitié d'un gigot de mouton et un verre de porter. Tu ne me dois rien. Ce soir tu souperas gratis et je ne chargerai rien pour le coucher. Et vous autres, vous m'entendez, vous

allez vous occuper de cet homme. Faites lui obtenir du travail. Personne ne doit crever de faim à Montréal.

Une demi-douzaine d'autres clients sont servis de la même manière.

Maintenant décrivons rapidement le dîner chez Joe Beef.

Le potage est rédigé par un chef de cuisine spécialement attaché à l'établissement. Il bout dans deux immenses marmites de la capacité de vingt-quatre gallons. Le bouillon est d'une composition hybride. On y trouve les côtes d'un ci-devant *sirloin*, une vingtaine de jarrets de bœuf, et les os d'une douzaine de gigots de mouton agrémentés par une douzaine de navets, d'oignons et une quantité de riz ou d'orge.

Le potage est enlevé des deux marmites et placé dans des cuvettes de fer blanc. Il est ensuite posé sur le comptoir où madame Joe Beef préside à la vente. Chaque consommateur en offrant cinq centins a droit à une gamelle de soupe de la capacité de trois demiards et à trois quarterons de pain.

La cuiller de fonte étamée est attachée à la gamelle par une chaînette de fer.

Pour cinq centins de plus, Joe donne une ration copieuse de viande bouillie avec une tranche de pain épaisse de trois pouces. Le consommateur *swell* paie dix centins pour faire son Balthazar. Avec ses dix centins, Joe lui passe sur une poêle un bifteck, un gros oignon, deux onces de fort bon beurre et une portion de pain. Comme la viande n'est pas cuite le client porte sa poêle aux fourneaux de la cuisine et fais lui-même les apprêts de son repas. S'il veut trancher du nabab il donne cinq centins de plus au Vatel de la cantine pour entourer de soins la cuisson de sa viande. Chez Joe Beef au repas du midi, il n'y a que les premiers arrivés qui ont le privilège de manger sur des bancs ou des chaises éclopées, les autres s'assoient moralement. Il n'y a pas de fourchettes, le menu se mange sur le pouce.

Des employés de la cantine se tiennent aux portes et s'assurent qu'aucun des consommateurs emporte la gamelle ou les autres ustensiles de cuisine.

Pendant toute la durée du dîner, Joe Beef, ses manches de chemises retroussées au-dessus du coude, fait jouer ses pompes à bière et sert ses clients dans des tasses de fer blanc. Les verres n'ont plus leur raison d'être dans la cantine depuis dix ans, parce que la casse était devenue ruineuse.

De midi à une heure les *sunfishes* boivent à tire lorigot, en écoutant les aphorismes émis à chaque instant par le cantinier loquace: "Buvez, mes bons amis, buvez de ma bière. C'est la bière qui fait le bon soldat anglais. La bière est le meilleur ami de l'ouvrier, seulement, respectez-vous. Personne ne doit se griser." Suivent ensuite des tirades contre les prêcheurs de tempérance, des satires contre Beecher, le marquis de Lorne le frère Jonathan, le libre échange et les têtes couronnées.

Si un client se poivre à outrance et dépose sur le zinc une pièce d'argent pour une consommation qui le mettra hors d'état de travailler, le cantinier s'empare de la monnaie et la fait disparaître dans un coffret en fer au bénéfice des hôpitaux. Ce coffret se vide la veille du jour de l'an et contient une centaine de piastres.

Malheur au pochard s'il se rebelle contre Joe. Celui-ci ne dit pas un mot. Il fait un clin d'œil au *bouncer* l'exécuteur ordinaire de ses décrets sans appel. Le *bouncer* qui cumule les fonctions de pianiste de l'établissement, empoigne le tapageur par le col de sa blouse, et en deux temps et deux mouvements, par deux coups de pied appliqués avec un talent hors ligne, il lance notre individu par la porte et l'envoie faire de la toile sur le macadam de la rue. Lorsque ce pochard aura cuvé son whisky, il rentrera dans la cantine à l'heure du souper et fera ses excuses à l'hôtelier.

Survient-il une querelle entre les habitués de l'établissement, Joe fronce le sourcil, un cercle se fait autour des discutants, le *bouncer* paraît et interroge son maître du regard. La paix se rétablit avant que le maître ait parlé.

Joe trône derrière son comptoir comme Jupiter sur l'Olympe. Il se montre bon prince avec ses sujets. Si dans une ribotte un de ses pensionnaires tombe entre les mains de la police après une querelle commencée dans sa maison, il se rendra au bureau du recorder et paiera

son amende. C'est l'honneur de la maison qu'il faut sauver.

Joe Beef il y a une couple d'années portait un soin tout particulier au moral de ses clients.

Tous les dimanches après-midi la salle de récréation de ses ours se convertissait en église.

Un jeune illuminé portant un costume semi-clérical, espèce de soldat dans l'armée du salut montait sur une plateforme, pérorait pendant une couple d'heure, devant les habitués de la maison. Joe Beef posté en arrière de l'auditoire surveillait l'effet de la prédication.

Un jour il disait à un membre de la presse que la curiosité avait poussé à assister à ce spectacle: Ecoutez ce ministre-là! Il en fait de la besogne. C'est un *hot gaspeller*. La religion prend chez moi. C'est à tel point que je songe à engager Chiniquy comme aumonier de ma cantine. Attendez un peu. Je vais attendrir quelques infidèles.

Il dit et poussant trois ou quatre bohèmes sur la dernière rangée de bancs: "Soyez ému mes garçons, ajoutez-il, pleurez comme il faut et je vous paierai la goutte."

L'effet de ces paroles fut magique. Cinq ou six secondes plus tard des gémissements se faisaient entendre dans l'auditoire.

Le prédicateur se rengorgeait croyant qu'il avait attendri les pécheurs jusqu'aux larmes.

Joe, tournait le dos à l'auditoire, tirait la langue et avec un air narquois il disait au journaliste: "Pensez-vous à présent que ma mission ne vaut pas celle du *Witness*?"

H. BERTHELOT.

C'EST PAS MALIN!



Air que l'on voudra (c'est indiqué!)

C'est pas malin de dev'nir député,
Y'a qu'à se lancer dans la politique,
Et de risquer la partie d'écarté.
Il faut d'abord, compter sur une clique
Pour se faire présenter candidat,
Et puis après, dans toutes les gazettes
Il faut bien faire imprimer son "dada."
Alors, au son de ces mille trompettes,
Vous arrivez en plein dans l'mouvement,
Et l' lendemain, lorsque poindra l'aurore,
Si de l'échec, on apprend l'évènement,
Eh bien, ma foi! faut r'commencer encore!

WILLIAM PITON.

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Entre bons confrères.

Deux médecins parlent d'un troisième, grand amateur de réclames, et qui, à propos de tout et à propos de rien, trouve toujours le moyen d'emplir de son nom les colonnes des journaux.

—Enfin, dit l'un des docteurs, quelle cure a-t-il faite? Quel personnage de marque soigne-t-il?

—C'est bien simple, répond l'autre; il ne soigne que sa réputation!

* * *

Il y a quinze jours, le papa avait demandé à son fils, qui est à l'école du Plateau:

—Quelle place as-tu eue, cette semaine?

—J'ai été vingt-sixième.

—Et combien êtes-vous, dans ta classe?

—Vingt-six.

Hier, le papa demande de nouveau le chiffre de sa place à son héritier, qui répond:

—Vingt-cinquième.

—Ah! tu as monté d'un cran?

—Non; y en a un qui est parti!

LES CHEVALIERS DU FOUET



Personne ne sera surpris de me voir commencer ma tâche de bourreau de Montréal en clouant au pilori cette classe que, dans les pays qui se piquent de haute littérature, on nomme les chevaliers du fouet. Si, en cette ville, il y a une classe qui mérite la flagellation, c'est bien celle qui a établi ses quartiers aux quatre vents.

Assurément, je n'exagère nullement en disant qu'il n'existe pas, sous la ca-

lotte des cieux, un être plus détestable, plus encombrant, plus assommant, plus insolent que le cocher de place.

Le moyen le plus expéditif et qui, en ma qualité de bourreau, me sourirait le plus, pour purger la cité de Montréal d'un élément qui le déshonore, serait de trancher la tête à tous ces preux chevaliers, ou tout au moins—montrons-nous plus humain,—de leur arracher la langue, de leur faire l'ablation des humérus, des radius, des cubitus, des carpes, des métacarpes, des fémurs, des tibiaux, des péronies, des tarses et des métatarses ; de diminuer la longueur de leur fouet et de les placer sous la surveillance immédiate d'une police telle que l'éminentissime chef Hughes ne parviendra jamais à organiser.

Si cette mesure paraît encore trop vigoureuse, eh bien ! qu'on émette une ordonnance, qu'on les force à rester près de la queue de leur rosse et qu'on les muselle tous !

Si l'on n'a pas recours à ces moyens radicaux, qu'on se résolve à être insulté du matin au soir et du soir au matin ; qu'on ne se plaigne pas d'avoir continuellement entre les jambes une demi-douzaine de ces maîtres du pavé que je ne suis pas le seul à vouer à tous les cinq cents... rôtisseurs de l'autre monde.

Tant que Montréal sera dans l'état dans lequel je me plains, dont tout le monde se plaint, je dirai que la métropole du Canada, est la dernière de nos villes, parce que c'est le cocher de place qui en est le maître !

Si le conseil ne peut réprimer cet empiètement, s'il ne peut tenir les rênes, eh bien ! qu'il les lâche ; tout le monde saura que c'est le cocher de place qui les tient ! Dans ce cas, je demande que Montréal cesse d'être la métropole du Canada.

Observez-les, si vous croyez que je me laisse emporter par le parti pris du dénigrement :

Alignés sur le trottoir, ils guettent le passant, lui barrent le passage les uns après les autres, lui offrent grossièrement leur voiture ; quelques-uns, même, appuient leur offre d'une pluie de salive imprégnée de jus de tabac.

Si le promeneur accompagne une dame, les offres deviennent innombrables, et malheur à lui s'il les refuse : on ne manquera pas de faire des allusions blessantes pour lui et sa compagne.

Sur la Place d'Armes, j'ai vu arrêter un jeune visiteur par cinq ou six de ces émules des brigands de la Calabre ; je les ai vu lui arracher son sac de voyage et le fourrer lui-même, de force, dans une voiture !

Je ne serais pas surpris, après cela si, un jour, ils en venaient au point de baillonner les passants, de les ficeler comme des saucissons, de les emballer dans leurs véhicules et de les conduire directement à l'opposé de l'endroit où ils veulent se rendre.

Il est des cochers, dans certaines villes européennes, qui ne se permettent même pas de fumer sur leur siège quand ils conduisent un voyageur. Les nôtres sont loin d'arriver à cette perfection.

Jadis,—innocent que j'étais :—je me suis plaint au chef Hughes de ce déplorable état de choses ; je lui ai représenté que les mœurs de nos automédons donnaient

aux étrangers une piètre idée de notre administration policière.

Mais bah ! se carrant dans son incommensurable importance : "je n'ai pas le temps, m'a-t-il répondu, de m'occuper de ces petits détails."

Petits détails ! ce qui est la cause des querelles quotidiennes. Petits détails ! ce qui énerve sans trêve des milliers de citoyens qui payent pour l'entretien d'un service de paix et d'ordre. Petits détails ! ce qu'on peut considérer comme la plus grande et la plus vilaine plaie de notre ville.

M. Hughes, assurément, veut blaguer, ou n'est pas apte à remplir son emploi.

Il ne faut pas prétendre, comme notre chef de police, que les cochers ont besoin de s'offrir insolentement comme ils le font, pour gagner leur vie.

Leurs carrioles sont assez massives pour qu'on les voie, fût-on myope au suprême degré, et en général, les citoyens de Montréal sont assez intelligents, n'en déplaise à M. Hughes, pour demander une voiture quand ils le désirent.

Il n'y a donc là qu'une question d'ordre public, non une question d'humanité ; on n'irait pas plus à pied demain qu'aujourd'hui, si les cochers n'offraient pas leurs services.

En attendant que M. Hughes ait le temps de faire un règlement dont la nécessité s'impose, je conseille au public de n'engager que les cochers qui se tiennent à une distance respectueuse, n'entravent pas la circulation et n'offrent pas leur voiture,—*rara avis in terra*, mais qu'on verrait bientôt apparaître si l'on écoutait mes avis.

Ce serait, je crois le moyen le plus sûr d'en arriver à une réforme.

JEAN CRAVACHE.



Vu dans la Côte du Beaver Hall, mercredi de la semaine dernière. Moyen ingénieux pour utiliser aux jours de grand froid, les verges superflues des *boas* fashionnables.

LE CORSET.

C'est pour vous, et à votre intention, que je veux écrire aujourd'hui, mes chères et jolies lectrices, car je croirais manquer à tous mes devoirs de galant homme si je ne vous supposais toutes jolies. Ce que j'ai à vous dire, Mesdames, est une chose déjà bien rebattue sans doute, mais comme jusqu'ici vous avez toutes, plus ou moins, fait la "sourde oreille," il faut bien enfoncer le clou de plus en plus, puisque vos têtes gracieuses, brunes ou blondes, se montrent parfois un peu dures. Il s'agit tout simplement "des inconvénients du corset." Je vous entends déjà dire : "Mais il y a dix, quinze, vingt ans, que j'en porte, et je suis toujours vaillante ; encore de ces jérémiades de vieux docteurs enragés de ne pas avoir de clientèle, qui ne savent qu'inventer pour ennuyer les femmes."

Pardon, Mesdames ! Est-ce que vous n'avez jamais de palpitations de cœur ? Est-ce que souvent vos digestions ne sont pas difficiles et ne provoquent pas chez vous des

nausées pénibles ? Est-ce que vous n'êtes pas essouffées, quand vous avez fait une marche un peu longue et surtout un peu rapide ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! la plupart d'entre vous doivent ces bobos, légers sans doute, mais qui, cependant, ne laissent pas d'être fort incommodes, à leur corset. Le Dr Kianovsky a voulu en avoir le cœur net. Pendant plusieurs années il s'est mis à étudier, avec une attention particulière, les effets du corset sur toutes les femmes qui ont passé par l'hôpital qu'il dirige, et ses conclusions sont tout à fait édifiantes et instructives. Il a constaté que la "capacité pulmonaire" est bien moins grande chez les femmes qui ont un corset que chez celles qui n'en ont pas. Chez 29 femmes sur 30 le corset, d'après ses observations, a diminué notablement l'intensité de la respiration. Le thorax accomplit un mouvement beaucoup moins considérable ; par suite, l'air vicié par son séjour dans les poumons est moins complètement chassé au dehors, et, par contre, l'air frais de l'extérieur pénètre en moins grande abondance et moins profondément dans l'organisme entier. Il en résulte naturellement, fatalement, que le corps manque d'oxygène, et l'oxygène, sachez-le bien, Mesdames, c'est le principe même de la vie ; que le cœur précipite ses mouvements, que l'estomac, saturé de carbone, éprouve d'incessantes nausées. Tout cela est un peu bien scientifique, allez-vous m'objecter, pour vous qui préférez, j'imagine, des sujets plus gais et plus folâtres. Mais, songez qu'il y va de votre propre intérêt, et que c'est là une question grave, digne d'attirer l'attention des moins sérieuses. Faites-en donc vous-mêmes l'expérience, et vous verrez si l'accélération de la respiration et du cœur n'est pas plus grande quand vous avez votre corset que lorsque vous ne l'avez pas encore mis. Le corset est essentiellement nuisible aux jeunes filles : il empêche la libre amplification de leur thorax et de leurs muscles. Aussi les déviations vertébrales sont-elles d'une plus grande fréquence chez elles que chez les garçons. Il est non moins meurtrier pour la femme faite ; il contribue au développement de la gravelle hépatique, dont les cas sont trois fois plus nombreux parmi le beau sexe que dans celui auquel j'appartiens. Donc, soyez-en persuadées, Mesdames, le corset, dont on a dit qu'il contient les forts, relève les faibles et ramène les égarés, le corset voilà votre ennemi. J'en connais qui mettent leur point d'honneur et leur vanité à avoir des tailles "de guêpe," minces comme des fuseaux, que l'homme adoré pourrait tenir entre ses dix doigts. Les imprudentes, elles ne savent pas à quoi elles s'exposent. Elles croient se faire plus belles et plus désirables ; erreur profonde. Ce corset meurtrier ne contribue qu'à détruire la beauté de votre corps et l'harmonie de vos formes, dont vous êtes si fières.

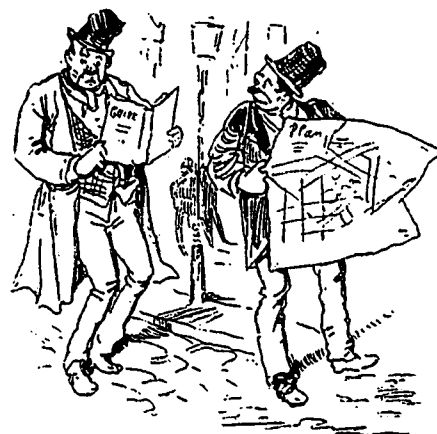
J'aime à penser qu'aucune de vous n'en est encore au point où les états deviennent indispensables. Loin de moi, certes, la prétention de m'imaginer que ce que je viens de vous dire changera une mode que je tiens pour barbare. Mais j'estimerai ne pas avoir perdu mon temps, si j'ai pu convaincre une seule de celles qui me feront l'honneur de me lire.

AMRAH.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

AUX POCHARDS DE LA METROPOLE



Un guide et plan pour se retrouver dans les rues de Montréal.

ATTAQUE ET PRISE DU PALAIS DE GLACE.

Une foule innombrable a envahi la place Dominion ; jeunes filles et jeunes gens, dans leur riant costume de Trappeur, la tuque sur l'oreille ; Montréalais et Montréalaises emmitouffés ; Yankees en léger vêtement, le tuyau de poêle sur le sommet de la tête, soufflant dans leurs doigts engourdis. Tout le monde marque le pas gymnastique sur la place, les yeux rivés sur le château de glace dont l'aspect est éblouissant.

L'hôtel Windsor est illuminé de la base au faite ; des sons harmonieux traversent l'espace ; des clameurs confuses s'élevaient du sein de la multitude à la vue de quelque fusée qui s'élève perpendiculairement, éclate et retombe en bouquet lumineux.

Puis le silence se fait. On dirait que le monde anxieux attend un grave événement.

Le superbe monument, étincelant de mille feux, semble un énorme diamant échappé de l'écrin de quelque déesse géante.

Il est brillamment illuminé et à son air, de fête, on comprend qu'il ne se doute guère du sort funeste qui lui est réservé ; peut-être même les châtélains qui l'habitent fêtent-ils leur indépendance.

Un éclair luit soudain, et la voix formidable du canon réveille les échos du vieux mont.

Tous les regards se portent vers le Mont-Royal, sur la cime duquel des points lumineux s'agitent. On croirait assister à une procession de feux follets ou à un retour du sabbat des sorcières du Faust de Gréthe.

C'est l'armée flamboyante qui fait son apparition. Elle s'approche avec vélocité. C'est l'ennemi redoutable ; c'est le conquérant invincible, le féroce des châteaux de glace. « *Venibat ab occidente super faciem totius terrarum, et non tangebat terram.* »

Qui, de l'occident il accourt, la torche à la main ; il dégingole les flancs de la montagne, l'implacable ennemi.

Il arrive, on l'applaudit, on l'acclame.

fête, résiste stoïquement aux attaques simultanées des vaillants guerriers, bien que la garnison n'ait pu effectuer sa sortie.

Le siège continue ; chaque combattant lance des ger-

C'est la fin du conflit. La place est envahie. Le combat est terminé, sans coup férir.

Bénigne guerre ! Heureux dénouement !

Pitôt au ciel que, dans un avenir prochain, la vieille Europe n'assiste pas à une illumination plus grandiose, à un combat plus désastreux, à une reddition plus déplorable !

Tel est le vœu que je formais en reprenant, en même temps que tous les assistants, les mains enfouies dans mes poches, le chemin de ma demeure.

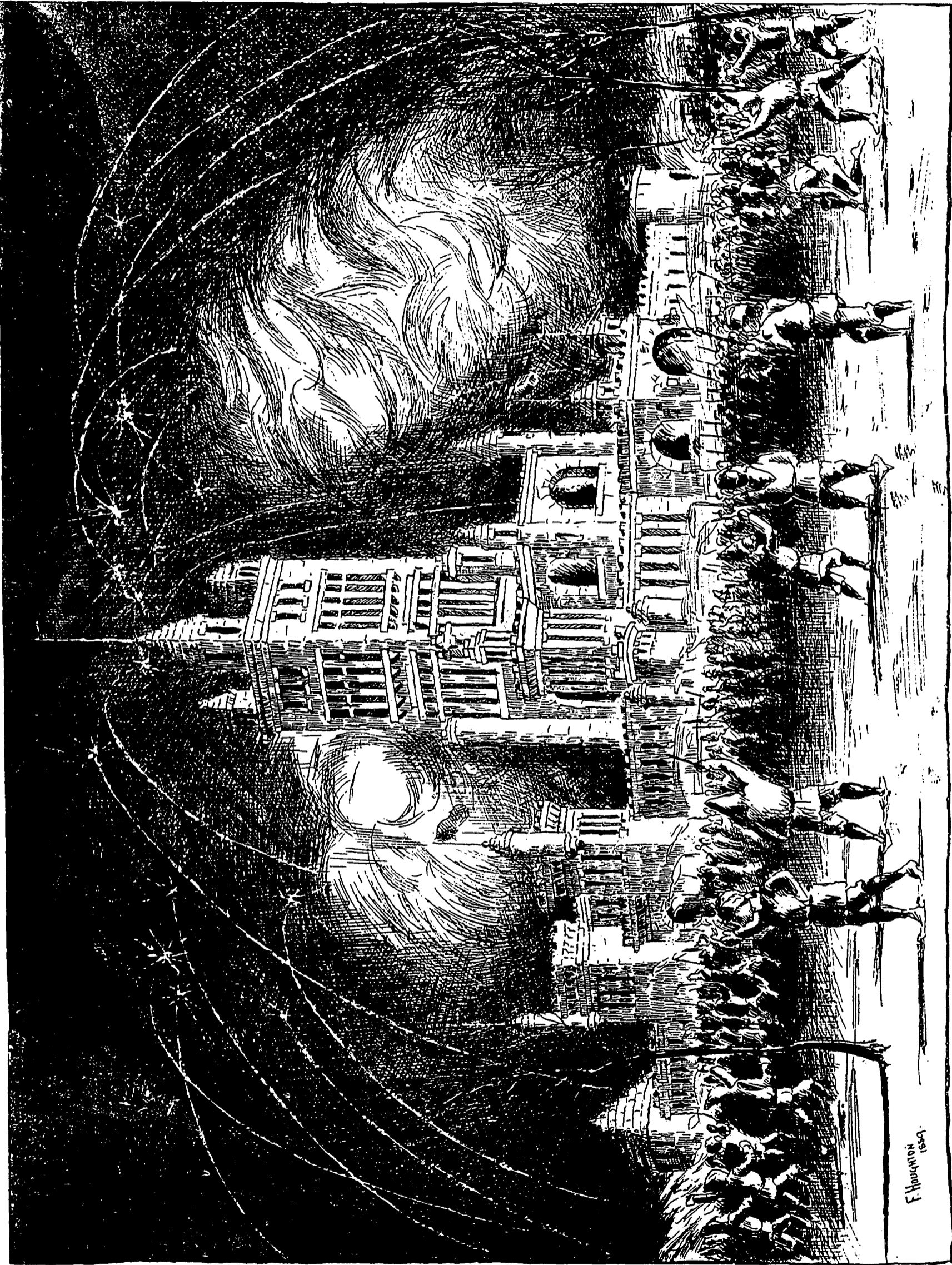
Le spectacle qu'offre la rue, à cette heure indue et carnavalesque, est des plus piquants :

Les connaissances les plus récentes se transforment en vieilles amitiés ; bras dessus, bras dessous, les couples s'en vont en folâtrant ; les vieux garçons déambulent en fumant le cigare qui précède le dernier petit verre ; la chaussette est encombree de trapeaux d'où s'échappent de joyeuses exclamations ; les cochers exigent des recommandations pour louer leurs voitures à des taux exorbitants ; mais malgré cela, on se les arrache :

Carrasses pleines vont par milliers, Regorgeant dans tous les quartiers ; Dedans, dessus, devant, derrière, Jusqu'à la portière, Quelle fourmière ! Des fous on croit voir l'hôpital... V'la c'que c'est que l'carnaval.

Ainsi écrivait le bon Désaugiers dont la chanson, quoique vieillotte, est encore le chef-d'œuvre du genre.

LÉON FAMELART.



Cette armée est composée des membres des clubs de raquettes.

Ils cerment le château et, à brûle-pourpoint, sans *casas belli*, le couvrent d'une pluie de feu, dans l'espoir, sans doute, de le faire fondre.

Mais le géant de glace, gardant toujours son air de

bes de flammes qui lèchent les parois de glace sans leur causer aucune avarie.

Soudain, la place assiégée devient bleue, puis blanche, puis verte ; puis il semble qu'un vaste incendie a éclaté à l'intérieur et que tout est en complète combustion.

Les belligérants ont épuisé leurs munitions.

ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

VII

Comme nous l'avons dit plus haut, mademoiselle Joséphine de Pradines s'était trouvée orpheline à l'âge de huit ans. Son père, que des spéculations malheureuses avaient ruiné, était mort d'une fièvre cérébrale provoquée par une impitoyable continuité de soucis et de chagrins de toute sorte, dont le premier et certainement le plus cruel, avait été la perte de sa femme. Il n'avait laissé à sa fille qu'une très-mince partie de la dot de sa femme, à peine vingt mille francs.

Une vieille parente de M. de Pradines, veuve d'un lieutenant-colonel et sans enfants, déclara aux autres parents qu'elle se chargeait de l'éducation et l'entretien de l'orpheline.

Les membres du conseil de famille, enchantés de l'offre de la vieille parente, qui les débarrassait d'une charge et d'une certaine responsabilité, l'acceptèrent avec empressement.

Les choses étant ainsi convenues, la petite Joséphine fut mise dans les bras de madame Marteau, que l'emmena à Paris, où elle demeurait.

Quinze jours après, son trousseau acheté et bien complet, l'orpheline fut placée dans un des premiers pensionnats de jeunes filles de Paris, lequel était dirigé par une ancienne amie de madame Marteau.

Dans cette maison, où les plus grandes familles tenaient à placer leurs enfants, Joséphine fut, dès le jour de son entrée, l'objet de soins particuliers et recommandée à tous les maîtres, avec la plus vive sollicitude, par la directrice elle-même.

La gentillesse, la grâce, la docilité et l'exquise bonté de la jeune fille la rendaient digne de cette bienveillance affectueuse. Elle sut si bien se faire aimer qu'elle ne tarda pas à devenir l'élève chérie et préférée de tous les maîtres.

Merveilleusement douée sous le rapport de l'intelligence, elle fit des progrès si rapides qu'à douze ans son instruction était plus complète et plus étendue que celle des plus anciennes élèves du pensionnat. Aussi était-elle de la classe des grandes, bien qu'elle fût de trois ou quatre ans moins âgée. Ces demoiselles reconnaissaient sa supériorité et l'admettaient volontiers dans leurs causeries intimes. Comme on l'aimait, on ne la jalousait point. Les filles de millionnaires, de pairs de France et de haute noblesse recherchaient son amitié. Elle répondait gracieusement à toutes les sollicitations de ce genre, aimait ses compagnons parce que c'était un besoin de son cœur, mais ne se livrait pas entièrement, peut-être par excès de timidité.

Les titres de celles-ci, l'immense fortune de celles-là, la rendaient délicate à son insu. Elle était dans leur société moins familière, moins expansive, gênée souvent et quelquefois craintive.

Ces demoiselles, se disait-elle, appartiennent à un monde que je ne connaîtrai jamais, et où elles sont appelées à briller comme des étoiles : elles sont trop riches et de trop grande naissance pour que je puisse me croire leur égale.

Mais cette amitié recherchée avec tant d'empressement, elle la donna tout entière à une de ses compagnes, dont la position avait de singuliers rapprochements avec la sienne.

Comme elle, Adèle Valudier était orpheline de père et de mère. Elle aussi était à peu près sans fortune et avait une tante qui s'était chargée de veiller sur son enfance. Mais cette tante ne ressemblait guère à madame Marteau, la vieille parente de Joséphine, si bonne, si affectueuse et si dévouée. Agée de trente ans à peine et mariée à un financier déjà célèbre par sa fortune, la rapidité avec laquelle il l'avait acquise et le bonheur inouï qui accompagnait chacune de ses spéculations, elle s'était lancée, affolée de plaisir, au milieu du tourbillon de la vie parisienne.

Libre, trop libre même, son mari donnait tout son temps à ses opérations, et belle encore, madame Fontange était l'âme et la vie de toutes les réunions où l'on s'amusa et où l'on sacrifiait tout à la jouissance des sens. En un mot, l'élégante madame Fontange était une coquette, une mondaine, une des lionnes de l'époque. Toujours étourdie et surexcitée, elle vivait dans un perpétuel état de fièvre, ne faisant peut-être du tort qu'à elle-même, mais se compromettant follement, et livrant son honneur et celui de son mari, comme une cible, aux coups de la médisance. Cette femme, gâtée par la fortune, se perdait au milieu des éblouissements du luxe. Le plaisir s'offrait à elle complaisant et facile : elle s'amusa.

Telle était la femme qui, par suite de circonstances imprévues avait été désignée pour protéger et diriger la jeunesse de mademoiselle Adèle Valudier, l'enfant de sa sœur.

Nous croyons inutile de dire que la mission délicate dont elle était chargée et les devoirs qui lui étaient imposés la préoccupaient médiocrement.

Une fois par mois, la jeune fille allait passer la journée du dimanche chez sa tante. Celle-ci l'embrassait et lui disait :

—Tu grandis, tu deviens jolie.

Ou bien :

—Comme tu es fagotée, ma pauvre Adèle, on n'a pas de goût dans ta pension.

Et c'était tout. Elle ne s'occupait plus de la jeune fille qui restait isolée, dans cette maison aimée et bruyante, comme au milieu d'un désert.

Adèle Valudier avait trois ans de plus que Joséphine. C'était déjà une très-belle et très gracieuse personne, grande et svelte, lorsque mademoiselle de Pradines passa de la petite classe dans celle des grandes.

Un attrait inconnu, plein de promesses, quelque chose de cette affinité mystérieuse des âmes ; les poussa l'une vers l'autre. Le premier jour elles se donnèrent la main, le deuxième elles s'embrassèrent, le troisième elles étaient amies inséparables.

Elles se racontèrent ce qu'elles se rappelaient de leur enfance. C'était à peu près la même histoire, avec les mêmes faits douloureux. Elles pleurèrent ensemble aux mêmes souvenirs. Pour le moment, elles se félicitèrent de s'être rencontrées. Plus tard, elles se communiquèrent leurs espérances, elles parlèrent de l'avenir, comme on en parle à cet âge heureux, en ne voyant que sentiers verts, ruisseaux limpides et fleurs aux buissons.

Mademoiselle Valudier devait quitter la pension le jour où elle aurait accompli sa seizième année.

—Ma bonne amie, lui disait quelquefois Joséphine, avec des larmes dans les yeux, le temps passe avec une rapidité désespérante, et je ne puis penser sans terreur à notre séparation prochaine.

—Sois tranquille, répondait Adèle, je viendrai te voir souvent.

—Tu me le promets. Oh ! que je voudrais avoir aussi seize ans le même jour que toi !

Et elle s'embrassait en se jurant une amitié éternelle.

Un lundi matin, Joséphine remarqua un grand changement chez son amie. Son visage était plus animé, l'incarnat de ses joues plus vif, son regard pétillait. Tout en elle trahissait une joie immense. Jamais elle ne lui avait paru si jolie.

Adèle était sortie la veille et, comme d'habitude, elle avait passé la journée chez sa tante. Evidemment, quelque chose d'heureux lui était arrivé.

Après la classe, Joséphine s'empara de son amie et, l'entraînant sous les grands arbres de la récréation :

—Raconte-moi tout de suite ce qui t'est arrivé, lui dit-elle.

—Mais il ne m'est rien arrivé, répondit Adèle en devenant rouge comme une pivoine.

—Alors tu ne m'aimes plus, répliqua tristement Joséphine.

—Oh ! ne vas pas croire cela !

—Il faudra bien que je le croie, puisque tu me fermes ton cœur.

—Que veux-tu donc que je te dise ?

—Ce qui te rend si heureuse et si belle.

Adèle baissa les yeux et rougit encore.

—Tu as raison, reprit-elle, je ne dois rien te cacher.

VIII

Les deux amies allèrent s'asseoir sur un banc jusqu'au fond du jardin pour s'éloigner de leurs compagnes et ne pas risquer d'être entendues.

Alors, passant son bras autour de la taille de son amie, Adèle lui dit presque à voix basse :

—Hier, il y avait réception chez ma tante. Dîner de trente couverts, puis après, concert et bal. Au moment du concert, les salons se remplirent d'une foule d'invités ; jeunes gens et femmes du meilleur monde. Oh ! les délicieuses toilettes ! J'aurais voulu, ma chérie, que tu fusses près de moi pour partager mon admiration. Ce n'était, sous les lumières, que scintillements de pierreries et étincelles de diamants. Toute peureuse et toute bête, je t'assure que je me faisais petite, toute petite dans mon coin. J'étais éblouie ; je m'extasiais à regarder le mouvement des éventails, et il me semblait que je ne pourrais jamais me rassasier de voir et d'admirer. C'était vraiment superbe, féérique.

Le concert terminé, il se fit un grand mouvement, des musiciens se placèrent à l'orchestre et je compris qu'on allait danser.

A ce moment, j'entendis une voix douce qui me disait : Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur d'accepter ma main pour le quadrille ?

Je me retournai et je vis près de moi un beau jeune homme, qui s'était approché sans que je le visse et qui, souriant, attendait ma réponse. Je me levai un peu troublée en mettant ma main dans la sienne. En prenant place au quadrille, je tremblais ; je m'aperçus qu'il tremblait aussi, lui.

—T'a-t-il parlé, ce beau jeune homme ?

—Pendant le quadrille, on peut causer dans les moments de repos.

—Que t'a-t-il dit ?

—Beaucoup de choses dont je ne me souviens pas.

—Dis-moi au moins ce dont tu te souviens.

—Eh bien, il m'a dit que je dansais bien, avec grâce, et puis... que j'étais jolie.

—C'est tout ?

—Non, poursuivit Adèle en s'animant : il m'a dit son nom : il s'appelle Alphonse. Lui aussi est très-bien. Il est brun, plus grand que mon oncle, et il porte une jolie moustache noire qui relève en pointes. Il a une sœur mariée, plus âgée que lui. Il n'a que vingt ans et il jouit déjà d'une belle fortune qui lui vient de sa mère, qu'il a perdue l'année dernière.

La tête de Joséphine s'était penchée tristement sur sa poitrine. Sans savoir pourquoi, elle était inquiète et agitée de noirs pressentiments.

Tout entière à ses pensées et à ses souvenirs de la veille, Adèle ne remarqua point l'accablement de son amie.

En voie de confidences, elle continua :

—Il ne m'a presque pas quittée de la soirée ; nous avons dansé plusieurs fois ensemble et après un polka, comme j'avais besoin de me rafraîchir, il m'offrit son bras pour me conduire au buffet. En revenant dans le grand salon, il m'a embrassée derrière un paravent.

—Il t'a embrassée ! s'écria Joséphine en relevant vivement la tête.

—Oui, fit Adèle, qui baissa les yeux sous le regard de son amie.

—J'espère que tu l'as immédiatement puni de son audace ?

—Que pouvais-je dire ? Il me regardait avec des yeux si doux qui me semblaient me demander pardon.

—Ah ! tu l'aimes, ce monsieur ! exclama Joséphine.

—Je crois que oui, balbutia son amie.

Mademoiselle de Pradines poussa un soupir, jeta ses bras autour du cou d'Adèle et l'embrassa avec force en disant :

—Heureusement que tu ne le reverras plus.

Mademoiselle Valudier tressaillit. Il lui sembla que quelque chose de froid avait traversé son cœur.

Les deux amies ne parlèrent plus de M. Alphonse. Joséphine n'avait pas même demandé à connaître le nom de sa famille. Sans savoir de lui autre chose que ce que lui en avait dit son amie, sans savoir s'il le méritait ou non, elle le haïssait. Mademoiselle Valudier l'avait compris ; aussi, malgré l'envie qu'elle en avait, n'osa-t-elle plus prononcer son nom en présence de Joséphine. Mais elle se dédommageait de cette contrainte un pensant à lui sans cesse.

Un jour, cependant, elle sortit de sa réserve. Elle n'avait plus alors qu'un mois à rester au pensionnat.

—Je l'ai revu, dit-elle à Joséphine.

—Qui l'a vu, dit-elle à Joséphine.

—Lui Alphonse.

—Ah ! Où cela ?

—Ici.

—Comment, il a osé venir au pensionnat ?

—Avec sa sœur, qui est aussi une élève de la maison. Je l'ai reconnue. Elle était dans les grandes de la dernière année, quand j'étais, moi, dans les toutes petites.

—Ainsi, ma pauvre Adèle, tu penses toujours à M. Alphonse ?

Elle répondit par un mouvement de tête très-significatif.

—Il veut t'épouser ?

—Sans doute.

—T'a-t-il demandé en mariage ?

—Oh ! pas encore.

—Nous allons nous quitter bientôt, ma chérie, reprit tristement mademoiselle de Pradines. Sois heureuse, c'est le souhait unique de mon cœur. Mais quand tu seras mariée, ne m'oublie pas dans ton bonheur ; garde-moi, je t'en supplie, un peu de cette amitié qui nous a rendues si heureuses et si chères l'une à l'autre.

—Toujours, toujours je t'aimerai, dit vivement mademoiselle Valudier.

—Et moi, je ne passerai pas un jour sans penser à toi.

Le jour de la séparation arriva. On avait eu le temps de s'y préparer, mais elle n'en fut pas moins douloureuse. Enfin, mademoiselle Valudier partit et Joséphine, restée seule, pleura toute la journée.

Les deux amies s'étaient promis de s'écrire souvent. En effet, pendant les trois premiers mois, il ne se passait pas quatre jours sans qu'il y eût échange de lettres. Au bout de ce temps, mademoiselle Valudier cessa subitement de répondre aux lettres que Joséphine s'obstinait à écrire, malgré le silence incompréhensible de son amie.

La dernière lettre d'Adèle l'informait que, sur les vives instances de la sœur de M. Alphonse, sa tante venait de consentir à ce qu'elle allât passer un mois à la campagne chez cette dame.

Depuis, deux mois s'étaient écoulés.

Mademoiselle Valudier devait être de retour à Paris, et toujours pas de réponse à ses lettres.

—Le monde me l'a prise, se dit-elle : et elle m'a oubliée.

Cette pensée lui causa un violent chagrin. Elle ne cessa point de penser à l'ingrate, mais à son tour, elle n'écrivit plus.

Elle n'avait pas encore seize ans, lorsque madame Marteau, forcée de quitter Paris, la retira du pensionnat. Deux plus d'un an, d'ailleurs, son éducation était complètement terminée.

Madame Marteau venait d'hériter, tardivement, d'un petit domaine dans les environs de Reims, et elle avait résolu d'aller finir ses jours dans ce pays où elle était née et où la rattachaient de pieux souvenirs.

C'est à Reims que mademoiselle de Pradines apprit un jour, par hasard, que son ancienne amie, mademoiselle Valudier, était devenue madame la baronne de Précourt.

Persuadée que M. de Précourt n'était autre que M. Alphonse, elle ne chercha pas à savoir rien de plus.

—Si madame de Précourt a tout le bonheur qu'elle mérite, dit-elle, je n'ai plus rien à désirer pour elle.

Et ce fut tout.

Un an après son installation à Reims, madame Marteau mourut. Pour la seconde fois mademoiselle de Pradines se trouvait abandonnée et seule au monde. Mais Dieu veillait sur le sort d'une de ses plus parfaites créatures.

Jacques Lambert la rencontra et ne chercha point à résister au sentiment qui l'entraînait vers elle, il l'aima d'abord secrètement, puis un jour il le lui dit.

—Je le savais, lui répondit-elle simplement, et j'attendais. Vous êtes riche et je n'ai rien, cela ne vous a pas arrêté. Merci, vous serez aimé comme vous êtes digne de l'être. Pour cela, je n'ai pas beaucoup à faire, puisque déjà mon cœur vous appartient tout entier.

Elle lui tendit sa main sur laquelle il mit un baiser.

C'est ainsi que mademoiselle de Pradines devint madame Jacques Lambert. Elle n'avait pas encore dix-huit ans.

Si les chagrins et les souffrances morales blanchissent les cheveux, creusent des rides profondes sur le visage, usent peu à peu les organes de la vie, le bonheur, au contraire, conserve la fraîcheur, la jeunesse et la beauté.

Après dix-neuf ans de mariage, madame Lambert ne paraissait avoir vieilli que de quelques années. Aucune pensée mauvaise n'avait terni la pureté de son âme. Créée pour aimer, elle avait vécu pour et par l'affection. Elle restait gracieuse, enjouée et belle comme à vingt ans.

Son fils achevait sa deuxième année d'étude à l'École navale. Encore quinze jours et elle allait le revoir avec le grade d'enseigne de vaisseau de 2^e classe.

A cette époque, 1859, Trouville et sa belle plage attiraient déjà une partie des désœuvrés du monde parisien qui, après s'être ennuyés tout l'hiver à Paris, viennent chercher, souvent sans les trouver, des distractions au bord de la mer.

D'un commun accord, les époux Lambert décidèrent qu'ils iraient passer six semaines ou deux mois à Trouville. Certes, ce n'était point pour se donner un plaisir, mais plutôt une façon ingénieuse d'être agréables à leur fils et de lui offrir l'occasion de voir du monde et de se distraire un peu, dès le lendemain de sa sortie de l'école.

Jacques Lambert chargea un de ses amis, déjà installé à Trouville, de lui trouver un logement convenable. Celui-ci répondit par le retour du courrier qu'il avait découvert aux Roches-Noires, au milieu d'un jardin, un joli pavillon fraîchement décoré, bien meublé, et qu'il l'avait retenu immédiatement.

Les malles étaient faites. M. et Madame Lambert prirent le chemin de fer, et le lendemain ils étaient à Trouville.

Un matin, vers neuf heures, pendant que son mari lisait son courrier, madame Lambert sortit seule pour aller sur la plage respirer l'air de la mer. Après une heure de promenade, elle se disposait à rentrer, lorsque devant le Casino, elle se trouva en face de quatre ou cinq jeunes femmes très-élégamment vêtues.

Tout à coup, l'une d'elles poussa un cri de surprise, se sépara de ses compagnes et sauta au cou de madame Lambert.

—Adèle ! s'écria la jeune femme en entourant de ses bras son ancienne amie.

Toutes deux se mirent à pleurer et elles s'embrassèrent comme autrefois au pensionnat.

IX

Pendant que les deux amies, également émues, échangeaient des baisers en pleurant de joie, les autres baigneuses s'éloignèrent discrètement.

Il y avait plus de vingt ans qu'elles ne s'étaient vues, les deux inséparables de beaux jours de la jeunesse. Il n'y avait pas à en douter, de la part d'Adèle, la séparation avait été volontaire. Elle devait une explication à son amie ; allait-elle la lui donner ? Si le hasard, dont les anciens ont fait un dieu, ne les avait mises en présence, il est certain qu'elle n'aurait jamais cherché à se rapprocher. Cependant ce fut d'un mouvement spontané et avec un bonheur réel qu'elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Si je ne t'avais pas arrêtée, dit Adèle en poussant un soupir, tu serais passée près de moi sans me reconnaître. Je suis si changée !

—C'est vrai, fit madame Lambert. Mais j'ai tout de suite reconnu ta voix.

—Ma voix seulement.

—Ne te plains pas : à tes baisers j'ai aussi reconnu ton cœur.

—Ah ! tu as raison ; si ma tête a blanchi, si ma beauté s'est flétrie, si la souffrance a fait de moi, avant l'âge, une vieille femme, mon cœur seul n'a pas changé ; pour toi, surtout, mon ami, il est resté le même. Je le sens à la joie que j'éprouve, la seule véritable que j'aie ressentie depuis bien longtemps.

—Éloignons-nous un peu, dit madame Lambert, nous avons trop de choses à nous dire pour nous exposer à être dérangées.

Elle passa son bras sous celui de madame de Précourt et l'entraîna du côté des falaises.

Un quart d'heure après, elles s'assayaient sur un rocher au bord de la mer.

Elles s'enivraient du bonheur de se revoir, et les mains enlacées, les yeux dans les yeux, elles semblaient vouloir prendre en une minute toutes les joies dont vingt ans de séparation les avaient privées.

—Comme tu es fraîche et belle toi ! s'exclama tout à coup madame de Précourt. Ah ! je n'ai pas besoin de te demander si tu es heureuse, ton bonheur pétille dans tes yeux : il est sur tes lèvres, dans ton sourire : il repose sur ton front rayonnant. En te voyant si jeune, si belle, si radieuse, je me sens presque heureuse moi-même.

—C'est vrai, répondit madame Lambert, je n'ai rien à envier, rien à désirer ; j'avoue que, pour moi, la vie s'est faite facile et que le bonheur m'a un peu gâtée.

—Ma chérie, tu as trouvé la récompense de tes vertus. Le bonheur n'est pas aveugle, crois-le bien ; s'il ne se donne pas toujours à tous ceux qui le méritent, il s'éloigne sans pitié des indignes. Oh ! oui, tu l'as mérité ce bonheur dont tu jouis, et nulle femme n'en a jamais été plus digne. Tu ne me raconteras pas ton histoire, je la connais. J'ai appris ton mariage, la naissance de ton fils Georges, qui est actuellement à l'École navale de Brest et, si je ne me trompe, à la veille d'en sortir. Je n'ai jamais vu ton mari, mais je sais que tu es pour lui ce qu'il est pour toi.

—Comment, tu sais tout cela ! s'écria madame Lambert avec surprise. Tu t'es donc souvenue de moi quelquefois ?

Et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

—Je n'ai jamais cessé de penser à toi, répondit madame de Précourt. Deux ou trois fois par année, je me faisais donner de tes nouvelles, sans que personne de qui les obtenais se doutassent du plaisir qu'elles me procuraient.

—Méchante ! fit madame Lambert vivement émue ; et pendant si longtemps, tu m'as laissée douter de ton amitié et croire à ton ingratitude !

—J'étais malheureuse, reprit madame de Précourt, et je me soulageais en me représentant, par la pensée, le tableau de ton bonheur.

—Mais pourquoi n'est-tu pas venu me voir ? Pourquoi as-tu si brusquement cessé de m'écrire ?

Madame de Précourt tressaillit et baissa la tête.

—Je ne pouvais plus t'écrire, répondit-elle après un moment de silence. Quant à aller te voir après ton mariage, c'eût été porter la tristesse et la douleur au milieu de tes joies et de tes affections.

—Tu étais malheureuse, je t'aurais consolée.

—Non.

—Ma chère Adèle, puis-je faire quelque chose pour toi ?

—Rien, ma chérie, rien.

—Ne puis-je être au moins la confidente de tes peines ?

Madame de Précourt soupira.

—Non, non, répondit-elle, ce serait troubler la paix de ton cœur. Il vaut mieux que tu ne sache rien. Certes, je pourrais rougir sous tes yeux ; je ne craindrais pas de m'accuser et de m'humilier devant toi, une sainte ; je ne redouterais pas non plus ton blâme et ta sévérité ; mais il est de ces choses qu'on renferme au plus profond de son âme, qu'on voudrait se cacher à soi-même et qu'il ne faut révéler à personne, pas même à sa meilleure amie.

—Adèle, tu sais bien que je t'aime ; je t'en supplie, laisse-moi te consoler, et pour que je puisse mieux lutter contre ta douleur, dis-moi ton secret. Tu verras comme je saurai adoucir ton chagrin. Tu souffriras moins quand nous pleurerons ensemble. Voyons, est-ce ton mari qui te rend malheureuse ?

—Mon mari est le meilleur et le plus généreux des hommes. Bien qu'il soit beaucoup plus âgé que moi, j'ai pour lui la plus tendre affection.

—Beaucoup plus âgé que toi... Mais il me semble, si ma mémoire est fidèle, que la différence d'âge n'est que de quatre ou cinq ans.

—M. de Précourt à cinquante-cinq ans.

—Mais ce n'est donc pas M. Alphonse que tu as épousé ?

Une pâleur livide couvrit subitement le visage de madame de Précourt, son corps s'agita convulsivement et deux éclairs fauves jaillirent de ses yeux.

—Alphonse, reprit-elle d'une voix sourde, ne prononce jamais devant moi ce nom maudit ! Tu as un fils, un fils que j'aime déjà et que je brûle de connaître : eh bien ! s'il se nommait Alphonse, je serais capable de le haïr.

Alphonse ! c'est me rappeler d'un mot toutes mes angoisses, toutes mes tortures. Je le sens, mon cœur était trop

plein ; sans le vouloir, tu l'as secoué violemment et il débordait de toutes parts. Il y a longtemps qu'il s'emplissait goutte à goutte de toutes les amertumes ! Et pas de guérison pour cette blessure profonde et terrible ! Ah ! je le connais le remède qu'il faudrait à mes souffrances, il s'appelle la mort !

Madame Lambert était terrifiée ; elle écoutait et regardait son amie avec un étonnement profond auquel se joignait une vive compassion.

—Si tu as cru qu'Alphonse était M. de Précourt mon mari, poursuivit la baronne, c'est que tu ignores le nom de famille de cet homme. Tant mieux. Je serais plus à mon aise pour parler. Tu veux connaître mon secret ? c'est une confession que tu vas entendre. Écoute-la.

Effrayée de l'expression douloureuse qu'avait prise le visage de son amie, madame Lambert fut tentée de lui crier :

—Arrête, je ne veux rien savoir !

Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Madame de Précourt commençait sa douloureuse histoire.

—Je me souviens, comme si c'était d'hier, de la dernière lettre que je t'ai écrite. Je te disais que la sœur d'Alphonse venait de m'inviter à passer quelque temps chez elle dans un château appartenant à son mari, et qui se trouve à dix ou douze kilomètres de la ligne du chemin de fer de Rouen à Dieppe.

Ma tante accepta pour moi l'invitation avec un certain empressement.

Elle saisissait l'occasion de se débarrasser momentanément d'une petite fille bête et très-gauche, laquelle était obligée de présenter à ses amies et devant laquelle elle devait s'observer et se contraindre, ce qui n'était nullement dans sa nature libre et indépendante.

Certes, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le reconnaître, ma tante n'avait aucune des qualités nécessaires pour diriger, au début de la vie, les pas incertains d'une jeune fille ignorante de tout. Il n'y a qu'une mère qui puisse bien comprendre les soins délicats, les conseils prudents et la sollicitude dont une jeune fille doit être entourée à son entrée dans le monde. Comment ma tante, qui ne savait pas se protéger elle-même, aurait-elle pu me défendre contre les dangers qui menaçaient mon inexpérience ?

Et pourtant, elle m'aimait beaucoup, mais comme elle aimait son mari et ses plus chers amis, par caprice, quelquefois follement, jamais avec son cœur.

Je partis pour la Normandie.

Trois jours après notre installation au château, M. Alphonse, dont sa sœur me parlait constamment, y arriva à son tour. Je l'avais revu plusieurs fois chez ma tante depuis ma sortie de la pension, mais j'ignorais qu'il dût venir partager notre villégiature.

Était-ce pour me ménager une surprise ou tout autre motif ? sa sœur n'avait pas cru devoir me prévenir. Je fus, je l'avoue, enchantée de la perspective de passer quelque temps avec lui, avec la facilité de le voir chaque jour et de jouir à mon aise de sa conversation.

D'ailleurs, d'après ses promesses, je me considérais déjà un peu comme sa femme, et puis, je l'aimais.

Les huit premiers jours s'écoulèrent avec une étonnante rapidité.

Je dois te dire que le beau-frère de M. Alphonse se trouvait alors à Francfort, où de graves intérêts l'avaient appelé.

Malgré tous les plaisirs et tous les amusements qu'on me procurait, je ne l'oubliais pas. Un soir, je me retirai dans ma chambre de bonne heure et je t'écrivis une longue lettre, que je me promettais de mettre à la poste le lendemain. Avant de me coucher, je voulus fermer ma porte comme d'habitude, mais je ne trouvai point la clef à l'endroit où je la mettais d'ordinaire. Je pensai que la servante chargée de faire ma chambre, l'avait par mégarde gardée dans sa poche. J'eus l'intention de l'appeler ; mais elle était couchée depuis longtemps et devait être endormie. La chose me parut, d'ailleurs, sans conséquence. Il était près d'une heure du matin. Je fis vivement ma toilette de nuit et je mis au lit.

Je commençais à m'endormir lorsqu'un bruit léger me fit relever mes paupières déjà closes.

Quelqu'un marchait dans ma chambre.

X

—C'était lui ! fit madame Lambert d'une voix indignée.

—Oui. Je le reconnus à la faible clarté que la lune envoyait dans ma chambre. J'éprouvai un tel saisissement qu'il me fut impossible de lui adresser les reproches qui m'ontaient à mes lèvres.

—Oh ! le lâche ! murmura Joséphine.

—J'étais dans un état impossible à décrire. Mon cœur battait à se rompre, j'avais la poitrine serrée par une oppression étrange, ma raison s'égarait. Je ne saurais dire ce qui se passa.

Je me levai dès l'apparition du premier rayon de soleil et m'habillai machinalement.

La première chose qui frappa ma vue, ce fut la lettre que je t'avais écrite la veille. Je la pris et la portai plusieurs fois à mes lèvres, je la mouillai de mes larmes.

Cette lettre ne devait plus être mise à la poste, j'allumai une bougie et la brûlai.

Je ne lui écrirai plus ! m'écriai-je en sanglotant, je n'en suis pas digne. Et puis, qu'aurai-je pu t'écrire, à toi, si chaste et si pure ? Je ne pouvais t'avouer la vérité. Ce que je dis à la femme, aujourd'hui, je n'aurais pu le conter à la jeune fille sans commettre une action mauvaise. T'écrire ! mais chacune de mes phrases eût été un mensonge, une hypocrisie. Ma conscience me le défendait.

— C'est vrai, dit Joséphine.

— J'avais pris la résolution de quitter le château le jour même, reprit madame de Précourt. J'allai trouver la sœur de M. Alphonse et lui fis connaître mon intention.

— Vous voulez partir ? s'écria-t-elle : mais c'est impossible. Que penseraient de moi votre tante et votre oncle ? Est-ce que vous vous ennuyez ? Alors je n'ai point su vous distraire, je n'y prendrai mieux dès aujourd'hui. Si je ne vous ai pas témoigné assez d'amitié, dites-le moi. Sont-ce les assiduités de mon frère qui vous déplaisent ? Dites un mot et je le prierai d'aller visiter un autre coin de la France.

Je me trouvais fort embarrassée et ne sus que répondre.

— Si vous me quittez ainsi, reprit-elle, vous me feriez beaucoup de peine. Allons, vous resterez, ajouta-t-elle en m'embrassant avec tendresse, promettez-le-moi ?

Nouvelle faiblesse. Je n'eus pas la force de dire non.

Pendant les trois jours qui suivirent, M. Alphonse me parut tel qu'il était les jours précédents. Il parlait de toutes choses avec la même aisance et sans faire jamais la moindre allusion à ce qui s'était passé entre nous.

Je m'étonnais de le trouver si calme et si maître de lui, lorsque sa seule présence me rendait tremblante et me troublait à ce point, que je ne savais plus ni ce que je faisais ni ce que je disais.

J'avais eu l'idée, un instant, que sa sœur avait été son alliée contre moi, mais rien dans la conduite de celle-ci ne vint confirmer ce premier soupçon. Je erois encore aujourd'hui que si elle a été pour quelque chose dans tout cela, ce fut à son insu. Elle aimait beaucoup son frère, elle a été sa dupe, comme moi j'ai été sa victime.

Un matin, profitant d'un moment où j'étais seule avec avec lui, Alphonse me dit :

— Ce soir, j'ai à vous parler : laissez la porte de votre chambre ouverte.

Je lui lançai un regard que je crus terrible et m'éloignai sans lui répondre.

J'avais retrouvé ma clef, c'est-à-dire qu'on l'avait rapportée dans ma chambre, et depuis, je la gardais toujours sur moi. Ce jour-là, prévenue par les paroles de M. Alphonse, je m'enfermai encore avec plus de soin. Néanmoins, je ne fus pas tranquille et je ne pus fermer l'œil de la nuit.

En me levant, je trouvais une lettre qu'on avait glissée sous ma porte. Je ne te dirai pas ce qu'elle contenait ainsi qu'une douzaine d'autres qui la suivirent.

C'était une foule de belles promesses, de flatteries, de protestations et de regrets, la peinture d'un immense désespoir. Tout cela était arrangé et dit avec cet art infernal que les hommes possèdent si bien : de magnifiques choses, qui sont comme des fleurs semées sur le chemin de la séduction.

Je commis une nouvelle faute, celle de répondre à ces lettres. Oh ! que de fois je me suis repentie de mon imprudence et de ma trop facile confiance !

Je le suppliais de s'éloigner du château où sa présence me tenait dans un état de fièvre continuelle et troublait jusqu'à mes heures de sommeil. Je lui demandais comme une grâce de courir à Paris et de ne revenir qu'après avoir obtenu le consentement de ma tante à notre mariage.

Voyant que je persistais dans ma résolution de l'éloigner et que je mettais tous mes soins à éviter de me trouver seule avec lui, il se décida enfin à partir. Je crus naïvement qu'il se rendait à Paris, mais je fus bientôt démentie. Sa sœur m'apprit qu'il était allé faire un voyage en Italie.

— Mais, enfin, pourquoi ne t'a-t-il pas épousé ? demanda madame Lambert.

— Pourquoi ? Parce que cet homme est un misérable, sans honneur et sans cœur. Il n'y a pas songé un seul instant. Il ne voulait qu'une chose : faire de moi sa maîtresse. Ah ! si j'avais eu une grande fortune à lui donner, il aurait certainement consenti, pour mon malheur, à me donner son nom. Mais une maigre dot de soixante mille francs, qu'était-ce que cela pour un homme qui avait déjà mangé les deux tiers d'une fortune évaluée à un demi-million ? Jamais homme n'eut une perversité plus précoce. A vingt ans, il était déjà l'esclave de toutes les passions mauvaises.

Sous des dehors distingués, des manières polies, un langage étudié et une apparence de bonté hypocrite, il cachait les plus vils instincts. Joueur et débauché, il passait ses nuits dans ces salons moitié tripots, moitié lieu de plaisirs, où à la lumière des bougies, le vice éhonté ne craint pas de se montrer dans toute sa laideur.

Il entretenait avec un luxe inouï une choriste de l'Opéra ; c'est avec elle qu'il était parti pour l'Italie.

Un an plus tard, je rencontrai M. de Précourt chez

une amie de ma tante. Je fis sur lui, paraît-il, une vive impression. Peu de temps après, malgré mon peu de fortune, il demanda ma main. Il était plus âgé que moi ; mais le malheur, en me vieillissant, m'avait enlevé beaucoup de mes illusions. J'écoutai ma tante, qui enchantée de se débarrasser des soucis de sa tutelle, me fit les plus grands éloges de M. de Précourt.

Le mariage se fit presque immédiatement. Je trouvais dans M. de Précourt, en plus de l'affection du mari, le dévouement d'un ami et la tendresse d'un père. Chaque jour je découvrais en lui une de ces qualités solides, si précieuses à la femme qui sent le besoin d'être protégée. Je m'attachai sincèrement à lui et je résolus de le rendre aussi heureux qu'il méritait de l'être.

Moi-même j'aurais pu être heureuse, si le souvenir du passé, comme un spectre sombre, ne s'était constamment dressé devant moi. Plus mon mari me témoignait d'affection, plus le remords implacable pénétrait profondément dans mon cœur.

Vingt fois je fus sur le point de me jeter aux pieds de mon mari et de lui tout avouer, et toujours, toujours la honte m'en retenue. Il m'aurait pardonné et consolée, j'en suis sûre. J'ai préféré souffrir. Maintenant il est trop tard. Mes larmes ne sont point encore taries ; mais il me semble que mon cœur est mort, et je me demande parfois avec terreur quelle douleur serait assez grande pour le faire revivre.

J'ai une fille qui va avoir quatorze ans ; elle est intelligente, elle est bonne et elle sera belle. Elle est l'idole de son père, et toute la joie que je pouvais avoir m'est venu d'elle. Eh bien, parce que j'ai eu le bonheur d'être mère Dieu m'a infligé un nouveau châtiment. Je rougis devant mon enfant. Sa tendresse, dont je suis jalouse, me crée une autre souffrance ; c'est en tremblant que je mets un baiser sur son front d'ange. Il me semble que mon contact doit tenir sa pureté.

— Dis, y a-t-il quelque chose de plus affreux ! n'est-ce pas horrible ?

— Oh ! oui, je ne m'étonne plus de te retrouver si vieillie, répondit madame Lambert, et je divine ce que t'a coûté de larmes chaque ride creusée sur ton visage. Tu as commis une faute, ma pauvre amie, et tu en as souffert, par l'exagération même de tes sentiments. Aujourd'hui l'expiation est complète, et tu peux relever la tête, douce victime d'un instant d'erreur. La tendresse de ton mari, l'amour de ta fille sont la preuve que Dieu t'a pardonné. Et moi, qui t'ai entendue, moi, que tu as prise pour juge, je t'absous.

Les deux amies s'embrassèrent avec effusion.

— Et lui, cet infâme à qui tu dois cette misérable existence, l'as-tu revu ? demanda madame Lambert après un moment de silence.

— Oui, plusieurs fois depuis mon mariage. Croirais-tu qu'il a eu l'audace de me rappeler le passé et qu'il a essayé de reprendre les droits qu'il croit avoir sur moi ? Je lui ai répondu par le mépris et le dégoût qu'il m'inspire. Les lettres que j'ai eu la sottise de lui écrire sont encore une de mes terreurs. Un jour, j'eus le courage de le prier de me les rendre.

— Il ne tient qu'à vous de rentrer en leur possession, me répondit-il, venez les chercher chez moi.

Il les a encore, il les conserve. Quel usage en veut-il faire ? Je le crois capable de tout oser. Oh ! ces lettres maudites, je donnerais avec joie tout le reste de ma vie pour les savoir détruites !

XI

— Que fait-il ? Est-il marié ? demanda madame Lambert.

— Il ne s'est jamais marié. Il habite, rue de Ponthieu, un superbe hôtel. On le dit très-riche. Après avoir englouti sa fortune personnelle, son luxe d'aujourd'hui est un mystère pour tout le monde. Mais je crois qu'il vit d'expédients et que son nom se trouve mêlé à une quantité d'affaires véreuses qui enrichissent directeurs et administrateurs aux dépens de la crédulité des petits capitalistes. Il n'a aucune fonction officielle, mais il est, dit-on, un personnage important et influent de l'Empire. Je n'en sais pas davantage et je n'ai jamais cherché à pénétrer plus avant dans le secret de cette existence qui a été si funeste à la mienne et que je redoute encore. Ah ! Dieu veuille que je sois trompée dans mes pressentiments !

— Reprends confiance, mon amie, dit madame Lambert : maintenant que nous nous sommes retrouvées, nous ne nous séparerons plus pour longtemps, nous nous verrons souvent. Je lutterai avec toi contre le fantôme du passé, et il faudra bien qu'il disparaisse. Je te forcerais à oublier et je te protégerai surtout contre toi-même. Mon cœur, brûlant d'affection, rechauffera ton cœur. Espère, espère, ma chère Adèle, il y aura encore pour toi des heures de soleil, des fleurs parfumées, des sourires, des caresses et des jours de bonheur.

Onze heures venaient de sonner. Les deux amies s'éloignèrent comme à regret du bord de la mer et revinrent vers la ville.

Soudain, madame Lambert pressa le bras de son amie.

— Voilà mon mari, dit-elle ; je parierais qu'impatient et inquiet il s'est mis à ma recherche.

M. Lambert les ayant aperçues s'empressa de venir à elles. Il se découvrit et salua madame de Précourt.

— Mon ami, dit Joséphine en souriant, permets-moi de te présenter cette amie de pension dont je t'ai parlé si souvent, madame la baronne de Précourt.

— Si madame de Précourt ne trouve pas mon amitié importune, répondit-il en s'adressant à la baronne, je la prie de me mettre, comme ma femme, au nombre de ses meilleurs amis.

— L'amitié de ma chère Joséphine m'est trop précieuse, répliqua la baronne, pour que je ne sois pas heureuse de posséder aussi celle de son mari.

Madame Lambert voulait que son amie vint déjeuner avec elle.

— M. de Précourt et ma fille s'inquièteraient de mon absence, objecta la baronne.

— Nous les ferons prévenir par un domestique.

— Non, reprit Adèle, il est convenable, avant tout, que M. Lambert et M. de Précourt se connaissent. Demain, nous ferons une visite.

— Soit, dit Joséphine, voici notre adresse.

Mame de Précourt embrassa son ami, tendit sa main à M. Lambert et s'éloigna rapidement.

— C'est donc par hasard que tu as rencontré ton ancienne amie ? demanda M. Lambert.

— Par le plus grand des hasards.

— T'a-t-elle au moins expliqué la cause de son inexplicable silence ?

— Oui.

— Et quelle est son excuse ?

— Elle a été malheureuse et elle me savait comblée de toutes les joies.

M. Lambert comprit que sa femme ne lui dirait rien de plus, il parla d'autres choses.

Le jour même, dans la soirée, le valet de chambre de M. de Précourt lui annonça la visite de Jacques Lambert.

Le baron le reçut aussitôt.

— Monsieur le baron, dit Jacques, madame de Précourt et ma femme sont unies par les liens d'une amitié déjà ancienne, mais toujours très-vive. Ces dames voudront se voir souvent ; je serais, pour ma part, désolé d'y mettre le moindre empêchement. Il m'a semblé qu'il nous serait difficile de nous désintéresser de cette amitié, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir simplement vous offrir la mienne.

— Vous m'avez devancé, monsieur, répondit le baron. Comme vous le voyez, j'allais sortir pour me rendre chez vous. Vos paroles sont, à peu de chose près, ce que je me proposais de vous dire. Je vous connais de réputation depuis longtemps, monsieur Lambert, et c'est avec un vif plaisir que j'accepte une amitié qui m'honore et qui est si noblement offerte.

Après cet échange de paroles courtoises, les deux hommes se donnèrent une chaude poignée de mains. Ils s'étaient immédiatement compris car, à tous les points de vue, ils étaient dignes de s'entendre. S'ils n'étaient pas égaux par la naissance, l'élevation de leurs pensées, la grandeur de leur caractère et la noblesse de leurs sentiments les plaçaient au même niveau.

Dès la première réunion, l'intimité la plus complète s'établit entre les deux familles.

— Voilà une enfant que j'aimerais comme si elle était à moi, avait dit madame Lambert en embrassant la fille de son amie.

Et tout bas, en pensant à son fils :

— Pourquoi un jour ne le deviendrait-elle pas ?

Mademoiselle de Précourt, vive, enjouée, gracieuse, fraîche et jolie comme une madone, était le vivant portrait de sa mère jeune fille.

— Quand je la regarde, disait madame Lambert à son amie, il me semble que je te vois à la pension. Elle a tout de toi : ses magnifiques cheveux, l'expression tendre du regard, la voix mélodieuse et le charmant sourire. Sois jalouse si tu veux, mais je l'aime à la folie.

— Ce n'est pas moi, mais ton fils qui sera jaloux, répondait en souriant madame de Précourt.

Alors on parlait de Georges.

— Tu le verras, disait Joséphine, et tu me diras franchement ta pensée. Si tu ne le trouves pas tout à fait bien, je t'assure que tu seras difficile à satisfaire. Il y a près d'un an que je ne l'ai vu. Il sera bien changé, oh ! à son avantage. Je le vois d'avance, là, devant moi, grand, la taille bien prise, avec sa barbe naissante, le regard plein de caresse et tout souriant de bonheur. Je le contemple et ne peux me lasser de l'admirer : je suis en extase devant lui. Ah ! je suis vraiment folle ! Parlons d'autre chose.

Et, attendri, les yeux humides, elle se mettait à rire, se moquant d'elle-même.

Presque constamment avec son amie, madame de Précourt éprouvait un grand soulagement. C'était un répit que lui laissait la douleur. Peu à peu, elle reprenait courage, se remettait à croire à la possibilité d'être heureuse encore et retrouvait par instant quelques éclairs de sa gaieté de jeune fille.

— Le cœur de la femme renferme d'étranges mystères, dit un jour le baron à Jacques Lambert. Voyez madame de Précourt : sa tristesse, qui a toujours fait mon désespoir, et que mon affection la plus constante et la

plus dévouée n'a pu dissiper, semble se fondre au contact de l'amitié. L'amitié de la femme est-elle donc plus puissante que l'amour de l'homme ? Je ne le crois pas. Mais alors, votre femme est une fée, mon cher Lambert, elle a touché la mienne de sa baguette magique et l'a transformée.

La veille du jour où son fils devait sortir de l'École navale, Jacques Lambert partit pour Brest. Sa femme compta une à une les heures de son absence. Pour fêter l'arrivée du jeune officier de marine, la famille de Précourt s'était rendue aux Roches-Noires.

Enfin, une voiture s'arrêta à la porte de l'enclos, madame Lambert s'élança dans l'allée du jardin et reçut son fils dans ses bras. Ce fut une de ces heures de joie sans mélange dont le souvenir ne s'éteint jamais.

— Charmant cavalier, un vrai gentilhomme ! dit M. de Précourt à l'oreille de Jacques Lambert.

Dans la bouche du baron, ces mots n'étaient pas une félicitation banale, mais l'expression sincère de sa pensée.

Adèle prit silencieusement la main de son amie.

— Eh bien ? fit madame Lambert en l'interrogeant du regard.

— Tu es trop heureuse ! répondit madame de Précourt.

Pendant ce temps, mademoiselle Jeanne regardait et admirait naïvement le bel enseigne de vaisseau.

Elle aussi avait ses pensées et faisait ses réflexions.

La charmante enfant avait trop de candeur pour être dissimulée. Un peu plus tard, en embrassant madame Lambert, elle ne put lui cacher sa pensée.

— Madame, lui dit-elle, votre fils vous aime beaucoup et je comprends votre bonheur. Ah ! je voudrais bien avoir un frère qui lui ressemblât !

Ces paroles avaient été dites à demi-voix : cependant Georges les entendit. Cette naïveté d'enfant lui causa une impression délicieuse. Il s'approcha de la jeune fille.

— Votre mère et la mienne s'aiment comme deux sœurs, lui dit-il. Beaucoup de cette affection doit rejaillir sur nous. Pourquoi, dès aujourd'hui, ne nous aimerions-nous pas comme un frère et une sœur ?

Le visage de la jeune fille s'empourpra.

Les deux amies échangèrent un regard rapide, exprimant la même pensée.

Dans ce regard, elles venaient de se dire.

— Laissons-les s'aimer, un jour, dans quelques années, nous les marierons.

A partir de ce moment, Georges et Jeanne furent fiancés dans le cœur des deux mères.

Le temps s'écoula rapidement. La saison des bains touchait à sa fin et Jacques Lambert, qui avait déjà retardé son départ de quinze jours, fut obligé de quitter Trouville pour revenir à Reims, où ses affaires le réclamaient.

Georges n'avait plus qu'un mois à passer près de ses parents. Désigné pour faire partie de l'escadre de la Méditerranée, il devait s'embarquer à Toulon. Le dur métier de marin allait commencer pour lui.

Les deux familles se séparèrent en se promettant de se revoir à Paris au mois de décembre. Jacques Lambert avait décidé qu'il achèterait une maison dans un des beaux quartiers de Paris, et que, chaque année, il ferait un séjour de trois mois dans cette ville.

— Oui, se disait tristement mademoiselle Jeanne ; mais Georges ne viendra pas à Paris, lui. Au mois de décembre, il sera en mer, exposé aux caprices des flots et aux fureurs de la tempête.

XII

Nous franchissons un espace de quatre années.

Ayant dû renoncer à l'espoir d'avoir un jour son fils pour successeur, Jacques Lambert avait vendu sa filature depuis un an, en conservant, toutefois, avec la qualité d'associé, de grands intérêts dans l'exploitation.

Il avait cédé au désir de sa femme et s'était définitivement fixé à Paris. Madame Lambert avait voulu se rapprocher de son amie et tenir une promesse qu'elle lui avait faite à Trouville, promesse souvent renouvelée depuis.

M. de Précourt demeurait rue Le Pelletier, et M. Lambert occupait rue de Larocheoucauld, un magnifique appartement, au premier étage, dans la maison qu'il avait achetée.

Les deux familles se trouvaient pour ainsi dire porte à porte. Tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, les deux amies se voyaient très-souvent. De plus, les relations de M. et de madame Précourt, qui connaissaient beaucoup de monde, étaient devenues bien vite celles de M. et de madame Lambert. De sorte que, chaque fois qu'elles sortaient pour faire une visite ou assister à une soirée les deux jeunes femmes étaient presque sûres de se rencontrer.

Après un second voyage, pendant lequel il avait vu Madagascar, les côtes occidentales de l'Afrique, celles de l'Inde et du Japon, Sumatra et la Nouvelle Calédonie, Georges Lambert venait de revenir près de ses parents. Il était enseigne de première classe.

— Ce sera son dernier voyage, avait dit Jacques Lambert à sa femme, un jour qu'elle s'était évanouie en apprenant le naufrage d'un navire de l'Etat, qui s'était perdu corps et bien.

Et, bien avant le retour du marin, les amis de Jacques Lambert s'étaient mis en mouvement afin d'obtenir pour le jeune homme un poste sédentaire dans un de nos ports militaires.

Rien n'était fait encore, mais le ministre avait promis. Entre son premier et son second voyage, Georges avait revu mademoiselle de Précourt, à Reims d'abord, où elle était venue passer quelque temps avec ses parents, et ensuite à Paris.

Il avait été surpris et ravi de voir ce que deux années avait ajouté de grâce et d'attraits à la beauté déjà si parfaite de la jeune fille.

— Vous ne m'appellez plus votre petite sœur, lui dit-elle un jour en riant.

— Vous êtes trop grande, répondit-il avec embarras.

Elle baissa les yeux et devint rêveuse.

Quant à Georges, il venait d'éprouver la plus agréable sensation.

Un autre jour, elle lui dit :

— Monsieur Georges, avez-vous pensé à moi pendant que vous étiez dans les eaux du Bosphore ?

— Oui, mademoiselle, souvent.

— Moi, fit-elle avec une franchise adorable, j'ai pensé à vous tous les jours.

Le jeune homme sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Jeanne... commença-t-il.

Et il s'arrêta effrayé de ce qu'il allait dire.

Elle attacha sur lui son long regard voilé. Elle le vit ému, troublé, elle se troubla aussi.

— Oui, dit-elle vivement, appelez-moi Jeanne, c'est mieux, pour vous.

L'amitié de ces deux jeunes cœurs, également nobles et purs, les avait doucement entraînés vers un sentiment plus exquis. La première étincelle de l'amour venait de jaillir et allait les embraser. Chaque jour devait le voir grandir cet amour suave, rayonnant et joyeux de la première jeunesse.

Georges avait repris la mer, mais il avait laissé son cœur à Paris. Et il en était sûr, sa mère et Jeanne, le suivaient maintenant sur l'immense Océan et priaient pour lui en attendant son retour.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Georges, après une heureuse traversée, venait d'arriver à Paris.

Sa première visite fut pour M. et madame de Précourt. Le bonheur de voir Jeanne était certainement pour beaucoup dans son empressement.

Devant son père et sa mère, la jeune fille lui tendit ses joues rougissantes. Depuis la séparation de Trouville, c'était le premier baiser.

M. de Précourt sourit et fit semblant de regarder un tableau.

Jeanne avait parlé à sa mère, et celle-ci avait tout répété à son mari.

On dit que l'éloignement et l'absence font naître l'oubli ; ce n'est pas toujours vrai. Il y a des sentiments qui se développent et se fortifient par la pensée et auxquels l'absence sert d'aliment.

La possession amène souvent l'indifférence, et c'est presque une jouissance de désirer vivement ce qu'on ne possède pas.

Or, dans le cœur de Georges, comme dans celui de Jeanne, l'amour s'était fortifié par l'absence. S'ils avaient pu se voir constamment, ce sentiment serait resté une affection heureuse et tranquille. Il prit, au contraire, les proportions d'une violente passion.

Parmi les personnes qu'on voyait fréquemment chez M. de Précourt, et qui ne manquaient jamais d'assister à ses soirées intimes, on remarquait M. de Borsenne.

C'était un homme très-considéré et très-répandu dans le monde parisien. Nul mieux que lui ne connaissait la chronique scandaleuse des coulisses de théâtre, du boudoir des femmes galantes et de tous les salons à la mode. Causeur spirituel, il intéressait souvent et amusait toujours. Très-distingué, d'ailleurs, et toujours vêtu à la dernière mode, il était ce qu'on est convenu d'appeler un élégant.

Il devait avoir plus de quarante ans, mais il pouvait facilement n'en avoir que trente-six ou trente-huit, tant il prenait de soin de sa personne et mettait d'art à faire disparaître certains signes, qui se font traitreusement des révélateurs.

M. de Précourt faisait grand cas de M. de Borsenne et le traitait tout à fait en ami.

Il n'en était pas de même de madame de Précourt, qui ne le recevait que pour être agréable à son mari, et qui l'accueillait toujours très-froidement.

Quand M. de Précourt le lui avait présenté la première fois, elle avait paru surprise et vivement contrariée.

— Pourquoi recevez-vous ainsi ce monsieur dans notre intimité ? lui demanda-t-elle le lendemain.

— M. de Borsenne n'est-il pas un galant homme ? répondit-il.

— C'est possible ; mais je ne le connais pas.

— Vous ne tarderez pas à l'apprécier, répliqua M. de Précourt. Croyez-moi, ma chère Adèle, un ami de plus n'est pas à dédaigner.

— Oh ! un ami ! fit-elle avec un air de doute.

— Mais oui, un ami, insista M. de Précourt. Je le con-

naissais fort peu, il y a quinze jours, et cependant il m'a rendu un immense service. Grâce à ses relations et à son influence auprès de hauts personnages, j'ai pu obtenir, devant le conseil d'Etat, réparation d'un acte injuste et odieux. Je dois à son intervention deux cent mille francs que je considérais comme perdus.

M. de Borsenne continua à venir assidûment chez madame de Précourt où la reconnaissance du baron lui donnait ses grandes et petites entrées.

Toujours poli, ni dans ses manières, ni dans son langage, ne semblait justifier le peu de sympathie qu'il inspirait à madame de Précourt.

Mademoiselle Jeanne partageait les sentiments de son père à l'égard de M. de Borsenne, et elle ne comprenait pas pourquoi la baronne lui était si visiblement hostile.

— M. de Borsenne est fort aimable, disait-elle ; j'aime à l'écouter, et, je suis forcée de l'avouer, je le trouve tout à fait bien.

C'était également l'opinion de la plupart des personnes qui fréquentaient le salon de madame de Précourt.

Il y eut bien des cançons.

On disait, par exemple, que les assiduités de M. de Borsenne cachaient un but secret. Il était célibataire et, sans aucun doute, les beaux yeux de mademoiselle Jeanne devaient être le véritable attrait qui attirait d'une façon si évidente l'homme le plus recherché de Paris.

Pour que ces bruits, échos derrière les éventails, ne prissent aucune consistance, madame de Précourt avait soin de les détruire à mesure qu'ils se manifestaient.

— Vous vous trompez, disait-elle, ma fille est fiancée à M. Georges Lambert, officier de marine. Nous attendons son retour pour la célébration du mariage.

Cela était dit d'un ton qui ne permettait plus aucun doute. Cependant quelques-uns, les entêtés, ne voulaient pas être convaincus.

— Attendons, disaient-ils en souriant.

Un ancien magistrat, qui avait certaines prétentions littéraires, cita même comme étant de lui, ce vers bien connu :

« Sa barque est si petite, et la mer est si grande ! »

Le retour de Georges mit fin à tous les bavardages.

Peu de jour après, le mariage de Jeanne était officiellement annoncé. Cette fois, ce n'était plus madame de Précourt, mais le baron lui-même qui avait parlé.

Le soir même de cette déclaration, une vieille dame, grande admiratrice de M. de Borsenne, lui dit d'une voix mielleuse :

— Comment, cher monsieur, c'est ainsi que vous nous laissez enlever cette charmante petite Jeanne ! A quoi pensez-vous donc ? Un officier de marine ! ce ne connaît que l'Océan. Bien sûr il va emmener cette chère enfant aux antipodes, dans quelques pays habités par les sauvages.

M. de Borsenne se contenta de sourire. Mais ce sourire, un peu forcé, d'ailleurs, fut suivi d'un regard sombre qui était la révélation d'une ténébreuse pensée.

(à continuer.)

RIGOLADES.

Comme j'ai passé la semaine à carnavalichonner, et que je n'ai pu conséquemment rien pondre pour ce numéro de LA VIE ILLUSTRÉE, je ne crois pouvoir mieux faire que de vous servir le plat suivant, que je cisaille d'un journal américain. Ça se passe à l'école durant la leçon de grammaire :

Le maître d'école au plus avancé de ses élèves : Quel est le futur de " Il boit ? "

L'élève (avec emphase et aplomb après s'être torturé l'esprit) : " Il est saoul ! "

**

A propos, j'allais oublier de vous dire que mardi dernier, au Windsor, le Col. Hughes, chef de police de Montréal, s'est fait extraire de sa poche, évidemment par un tire-laines américain, la somme de dix-sept piastres.

Quelle aventure pour un homme chargé de protéger le public ?

C'est assez rigolo, n'est-ce pas ?

DUTROMBLON, Esq.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.



Le carnaval vient de finir et le Tout-Montréal est au repos.

Quel changement d'aspect! Hier, c'était la vie folle, sautillante, bruyante, pleine d'entrain; aujourd'hui, c'est la vie de couvent, c'est presque la vie de pénitence!

On se repose en se murant. Regretterait-on de s'être trop amusé? On le dirait, mais je ne puis le croire. Des plaisirs comme nous en a offert ce dernier carnaval sont si rares.

Qu'importe, je connais plus d'une gentille damoiselle qui cherche le repos d'une jambe fatiguée à la valse entraînante, et plus d'un galant damoiseau tout éreinté d'avoir tiré au haut de la côte des traîneaux sauvages, pour le plus grand amusement des filles d'Ève.

On souffre, mais on ne murmure pas. On se plaint rarement des fatigues du plaisir.

Comme vous, chères lectrices, j'ai voulu goûter aux plaisirs de cette grande fête carnavalesque. Vous avez mis de côté musique, peinture et toutes vos occupations quotidiennes, afin de jouir plus entièrement des attraits annoncés; moi, j'ai déposé sur ma table, ciseaux, mesure et modèles, pour faire comme vous, comme tout le monde! Ne vous étonnez donc pas si mon entretien de cette semaine est un peu décousu, s'il offre peu d'intérêt.

De quoi vous parlerai-je? Des multiples costumes entrevus durant cette semaine extraordinaire. Ce serait trop long. Nos rues, nos théâtres, nos salons, nos bals, n'ont peut-être jamais vu autant de merveilles de toilettes féminines. Le grand bal carnavalesque du Windsor a surtout été d'un *chic*! On y a vu des toilettes du plus grand effet.

Comme la direction de LA VIE ILLUSTRÉE tient à tenir le monde *fashionnable* au courant de tout ce qui peut l'intéresser, elle a obtenu mon entrée au bal. Mon ami et confrère *Musque de Velours* me conduisait. Inutile de vous dire que j'ai coudoyé le monde le plus *select*.

Causons des toilettes que j'ai vues.

J'ai remarqué que celles qui ont été les plus admirées étaient faites d'étoffes de grande richesse et de formes très simples. Mais par contre, les garnitures sont on ne peut plus élégantes et compliquées. La broderie joue le plus grand rôle dans ces garnitures: broderie de soie au passé, broderie en soutache et en lacets, broderie russe, broderie orientale, enfin tous les genres sont à la mode, même les applications de drap et de velours et les passementeries d'or et d'argent.

Mais de toutes les toilettes que j'ai le plus remarquées dans cette société, ça été celle d'une dame de la suite de Lady de Preston: elle était si jolie que je ne résiste pas au désir de vous la décrire. Elle était en taffetas glacé rose crevette, avec garnitures de peluche vert cresson. Le corsage de cette robe a le côté droit froncé et croisé sur le côté gauche qui est plat. Dans l'écartement entre ses deux devants, dans le haut, se montre un petit plastron pointu en peluche. La jupe forme gros plis tuyaux derrière, elle est légèrement drapée sur le devant avec quelques plis sur la hanche gauche. Une ceinture de peluche entoure la taille et retombe en deux longs pans frangés sur le côté. Les manches sont demi-larges et drapées en épaulettes, dans le bas, elles sont resserrées sous un haut poignet de peluche. Le bas de la robe est garni d'une haute ruche déchiquetée en taffetas, comme la robe. Longs gants en peau de Suède cuir.

Voilà pour cette admirable toilette.

J'en ai vu d'autres de très grand goût. J'ai particulièrement remarqué celle d'une jeune fille. La robe était en crêpe blanc, faite très simplement avec corsage décolleté en rond, et garni en pointe de petites draperies de crêpe. La jupe était garnie dans le bas d'une grosse ruche chicorée.

Des jeunes femmes portaient des robes de crêpe brodé et frangé, drapées à l'antique. C'était de très grand style.

Je ne finirais plus de vous énumérer les nombreuses toilettes qui ont fait sensation à ce grand bal, lequel est et sera le plus *select* de la saison.

* * *

Comme vous, chères lectrices, je me ressens un peu des fatigues du carnaval, et je me vois forcée de vous tirer ma révérence, en reproduisant un article plein d'actualité que publie le *Petit Echo de la Mode* de la semaine dernière:

" Il s'agit de la résurrection du bijou en or, ce gracieux et joli ornement qui complète si bien toute toilette féminine. La mode, trop intelligente pour ne pas raisonner ses caprices, fait une entière réparation aux bijoux qu'elle a paru dédaigner, et l'engouement se produit par une création d'objets aussi délicats qu'artistiques.

" Les bracelets sont surtout variés à l'infini; on en voit d'un genre nouveau, formant larges cercles réunis par une chaînette. D'autres sont travaillés comme de beaux galons. Les uns sont finement tissés, avec pierres de couleur jetées çà et là; d'autres, et des plus nouveaux, des plus recherchés, sont formés d'un seul cercle d'une finesse extrême avec perle fine posée dessus. Ces cercles peuvent se multiplier à l'infini. La mode qui les adopte leur fait un vrai succès.

" Dans le même genre de fantaisies charmantes, citons les broches en or émaillées ou enchâssées de perles. Les bagues épaisses, arrondies avec opale gravée d'un chiffre ou d'une armoirie. Puis la chaîne de montre aux mailles souples se terminant par de jolies babioles: porte-mine en or, cassolettes à parfum pour dames. La joaillerie masculine remplace ce dernier article par le sifflet, charmant petit bijou qui a bien son utilité en temps de chasse.

" La violette de Parme en émail est toujours de mode et est de plus en plus adoptée pour la toilette du matin.

" Un nouveau bracelet a fait son apparition. Il consiste en dix rangs environ de fils d'or sur lesquels sont fixés à intervalles réguliers des petites perles en forme d'œufs. Ce bracelet fait très bien sur les gants.

" Des louis d'or, de 20 francs, sont habilement travaillés de façon à s'attacher d'une façon toute innocente à la chaîne de montre, sans que personne puisse s'imaginer qu'ils renferment la photographie de quelqu'un, et cependant c'est le cas. Le louis a été évidé et une petite photographie a pris la place de l'or enlevé: la face du louis, celle de l'effigie, est fixée par des charnières invisibles à l'autre partie de la pièce. Les vieilles pièces peuvent être portées de la même manière lorsqu'elles sont assez épaisses.

" A la chemise trois petits boutons ont remplacé le grand solitaire brillant. Lorsqu'un seul bouton est porté, la perle grise ou noire est seule de bon goût.

" Les fleurs sont toujours en grande demande et les trèfles, pois de senteurs et les bruyères en diamants ainsi que les touffes de larges violettes de Russie se voient dans les vitrines de nos grands bijoutiers.

" Les croissants et les fers à cheval ne se portent plus, ils ont eu leurs jours, qui ont été longs, et ils n'ont rien à dire, ni nous non plus, car ils étaient devenus communs et bien banals."

Dans ma prochaine chronique je vous parlerai modes de manteaux, avec illustration que l'aimable et entreprenante direction de LA VIE ILLUSTRÉE m'a promis de faire exécuter.

ROSE COUQUIER.

COMMERCAGE AVEC NOS CORRESPONDANTS

Un ami.—Nous sommes flattés de votre opinion sur LA VIE ILLUSTRÉE. Si vous croyez pouvoir écrire, remettez-nous votre manuscrit, et il sera lu avec autant de soin que si vous étiez connu comme le meilleur écrivain du pays, et publié avec grand plaisir s'il a un mérite quelconque.

Raoul B.—Nous ne pouvons vous divulguer le nom de notre collaborateur, *Musque de Velours*, et quant à M. Berthelot, il est reconnu comme le meilleur écrivain humoristique du pays.

Un électeur.—Nous ne pouvons publier votre article, vu que LA VIE ILLUSTRÉE ne s'occupe pas de politique.

Blanche R.—Nous demanderons à *Rose Couquier* d'en parler dans sa prochaine chronique.

Madame C.—Oui, LA VIE ILLUSTRÉE acceptera avec recon-

naissance toute information sur les choses du *high-life*, et son personnel se rendra avec plaisir aux invitations de soirées, bals, etc., qui lui seront faites. En autant que cela lui sera possible, bien entendu.

Raquetteur.—Merci de vos renseignements. Toutes vos informations sur le *sport*, de quelque nature qu'elles soient, seront toujours bien reçues, car nous voulons traiter particulièrement ces sujets. Nous comptons beaucoup sur les secrétaires de clubs pour nous renseigner.

J. A. L. New York.—Comme la direction de LA VIE ILLUSTRÉE veut rendre son journal populaire, elle ne négligera rien pour le rendre attrayant. Nos gravures seront toujours inédites et le texte des plus variés. L'accueil enthousiaste qui a été fait à LA VIE ILLUSTRÉE démontre bien qu'il y avait un vaste champ pour un journal de ce genre. Le pays va être enfin doté d'une publication illustrée, qui s'occupera de choses qui l'intéressent. Si vous êtes satisfait du journal tel qu'il est, vous le serez davantage, car nous mettrons tout en œuvre pour l'améliorer. Merci de vos aimables paroles.

Melle Hortense.—Il est plus que probable que madame Albani donnera un nouveau concert à Montréal, avant de se rembarquer pour l'Europe.

Avila C.—Nous regrettons de ne pouvoir publier votre envoi.

J. A. G., Ville.—La gravure sera améliorée. Merci de vos paroles flatteuses.

ECHOS DU SPORT

Avis aux amateurs de carambolage.

Il s'organise en ce moment à New-York un grand concours international de billard, qui aura lieu probablement du 15 février au 15 mars.

Ce tournoi s'exécutera en 400 points sur un billard de dix pieds anglais. On jouera au carré, c'est-à-dire que, pour éviter la monotonie de la série appelée américaine, on trace à la craie sur le billard un rectangle dont les côtés sont distants de trente ou de trente-cinq centimètres des bandes, et il est interdit de faire plus de trois carambolages successifs dans l'espace compris entre les bandes et les côtés du rectangle.

Le concours durera six matinées et six soirées. Le premier prix est fixé à 12,000 francs, le quatrième et dernier à 3,000. Les concurrents devront tous jouer les uns contre les autres deux à deux.

Les joueurs inscrits sont, pour l'Amérique: M. Schaeffer, Sexton, Daly, Slosson, Carter; M. Lucien Piot pour la France. Les autres nations ne sont pas encore représentées.

Une jument de quatre ans et demie a parcouru, dernièrement, en sept heures et quarante-cinq minutes une piste de soixante-douze milles, à Ste Geneviève, à la suite d'un pari entre M. Ferdinand Trudel, et M. T. Laguerre, de Batiscan.

Durant la course en patins de dix milles qui a eu lieu au Dominion rink, rue Ste Catherine, plusieurs concurrents ont révélé de grandes capacités. M. Bellefleur est un patineur remarquable; M. Latrémouille donne beaucoup d'espérances, ainsi que M. Turner. Bien qu'ils soient encore inconnus, ces patineurs méritent d'être cités à côté du champion Rubenstein.

Le vainqueur de la course de cinq milles, qui a eu lieu au Crystal Rink, le 7 courant, est M. C. Gorder. Il a franchi l'espace déterminé en 19 minutes et 1 seconde.

FAITS D'HIVER

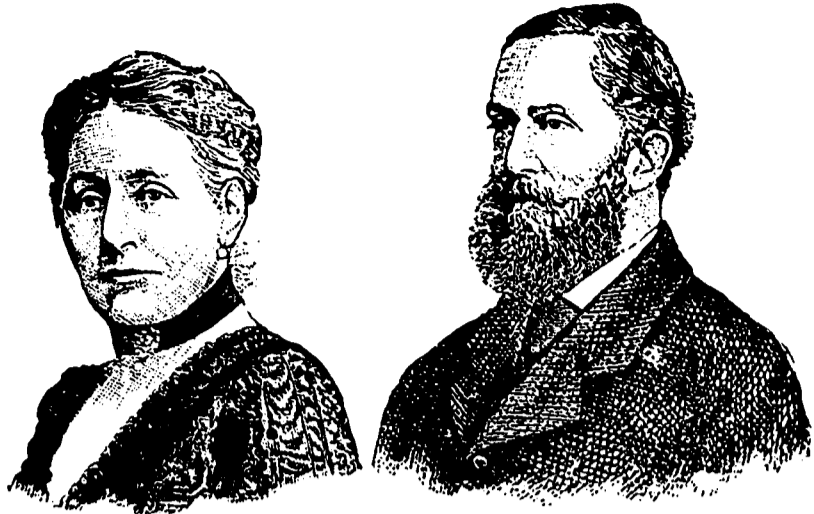
JANVIER

31.—Décès de M. Chs. Ovide Perrault, ancien vice-consul de France à Montréal.

Ouverture de la sixième session du sixième parlement fédéral, à Ottawa.

FÉVRIER

- 1.—Naissance de LA VIE ILLUSTRÉE. On annonce la mort du prince Rudolphe.
- 4.—Ouverture officielle du carnaval. Inauguration du château de glace par Lord et Lady Stanley.
- 5.—Bal au Victoria Rink; bal du club de chasse.
- 6.—Attaque du château de glace.
- 7.—Grande procession carnavalesque. Décès du sous-chef de police Naegelé.
- 8.—Grande émeute de 10,000 ouvriers sans travail, à Rome.
- 9.—Assassinat de Billy Holden par le mulâtre McGrath.



LORD ET LADY STANLEY DE PRESTON.

Le gouverneur général et Lady Stanley, dont nous présentons les portraits à nos lecteurs, ont déjà acquis parmi nous une grande popularité.

Par leur bienveillance, ils ont su s'attirer spontanément le respect et l'amour de tous.

Durant nos fêtes carnavalesques qu'ils ont bien voulu présider, on peut dire, vraiment, qu'ils se sont prodigués pour notre plaisir.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails biographiques que les journaux ont donnés dès leur arrivée en Canada; nous nous bornons à constater brièvement leurs mérites et à exprimer l'espoir que nous nourrissons, avec tous nos compatriotes, de les conserver longtemps parmi nous.

GRAPHOLOGIE.

Comme nous inaugurons dans ce numéro, une partie graphologique, nous croyons que l'article suivant que nous découpons d'un journal français, intéressera au plus haut point, nos lecteurs :

Croyez-vous à la "graphologie?"

L'*Indépendance belge* vient de publier un supplément et d'offrir à ses lecteurs, en guise d'étrennes, une série d'échantillons d'écritures de nos hommes célèbres, parmi lesquels elle classe le général Boulanger.

Et, comme commentaire à cette autographe, le même journal donne une consultation graphologique bien amusante et peu flatteuse pour le caractère du "candidat des malcontents."

Ça commence par des compliments: douceur, grâce, générosité, bonté, abord facile, bienveillance, puis ça tourne brusquement :

"Méfiez-vous, dit le graphologue. Cet homme aimable est un égoïste. Le moi s'affirme à chaque ligne. Ce séducteur ne pense qu'à lui. Le signe de l'égoïsme, c'est le crochet en retour. Il se dessine dans la finale du mot *France*, devient plus accusé dans les *b* (*brisés, bons*) s'affiche dans le *t* de *toujours* et s'étale dans l'*x* de *morceaux*."

"L'homme ne se livre pas. Il a la caractéristique de la réserve, de la secrétivité: les *a*, les *o*, les *y* fermés. Il est plus que réservé; il est défiant. Observez la fin de ses lignes: il a le trait du procureur, c'est-à-dire la finale des derniers mots prolongée de façon à remplir l'espace restant en blanc: il ne veut pas qu'on puisse rien ajouter au bout de ses lignes."

"Deux autres caractéristiques bien curieuses. Dans les mots *brisé, mois, contre, aura, Boulanger*, les lettres vont en diminuant de hauteur: habileté allant jusqu'au mensonge."

"Les *o*, les *a*, les *y* fermés, bouclés avec obstination, sont la marque de ceux qui non seulement peuvent ne jamais dire leur pensée, mais qui, au besoin, savent dire le contraire, si des raisons d'intérêt ou de passion se trouvent en jeu. Au contraire, dans les mots *bon, tout, défendu*, les dernières lettres sont plus grosses que les premières: naïveté, candeur. Il y a de l'enfant chez le général. Dans l'écriture de l'écolier qui commence à écrire, les dernières lettres des mots augmentent toujours de hauteur."

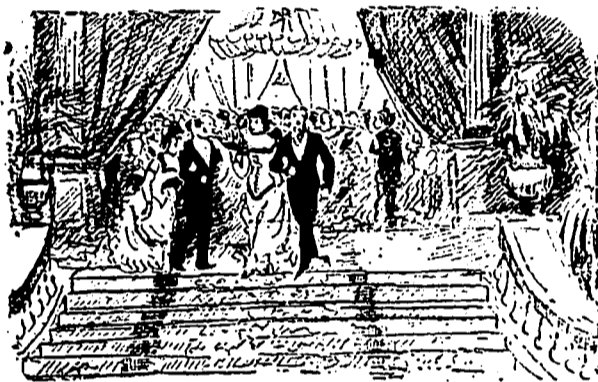
"Notons encore rapidement: la ligne rectiligne et rigide comme une lame d'acier: fermeté, persévérance; la barre de *France*, jetée au-dessus de la hampe de la lettre: autoritarisme, despotisme; la même barre terminée en petit harpon: tenacité; les *t* bouclés en retour: obstination."

"Voyez encore les *j* de *toujours* et celui de *jour*: arrêt du jambage de retour, qui ne remonte pas jusqu'à la ligne de l'écriture. M. Guillaume Langenbruch, graphologue viennois, assure que ce signe caractérise les personnes qui tyrannisent leur famille; despotisme familial."

"La ligne de l'écriture a une tendance à descendre: inquiétude, découragement. Ici le signe est peu accusé, mais il existe: il y a même réaction contre cette tendance. Voyez le *a* de la cinquième ligne qui est jeté au-dessus de la ligne. Le général regretterait-il quelque chose? Verrait-il sombre?"

Après le général Boulanger, le graphologue étudie les écritures de Jack l'éventreur et de Prado.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Plusieurs réunions, diners et banquets brillants ont eu lieu.

Parmi les plus *select*, je citerai en premier lieu le déjeuner offert, par l'Hon. M. Mercier, à madame Albani, dans la salle du restaurant du Parlement de Québec, décorée pour l'occasion d'une profusion de drapeaux français, anglais et américains.

Étaient présents: madame Mercier, l'Hon. M. Mercier, madame DeCazes, madame Albani, M. Gye, les honorables MM. Garneau, Shehyn, Duhamel, D. A. Ross, Turcotte, Starnes, Blanchet, Flynn, Robertson, Marchand, De la Bruère, Taillon, McShane; Son Honneur le maire Langelier, M. le curé Labelle, M. le curé Lajeunesse, frère de madame Albani, M. le consul Dubail, M. Paul DeCazes: MM. L. Délorne, Geo. de Boucherville, Louis Fréchette, Faucher de St. Maurice, MPP., Jos Boivin, secrétaire du premier ministre; Mlle Damien, madame Thomas, Signor Mossini, Signor Revignani, M. Barrington Foote, M. Barret, M. Joseph Lavine, M. Henry Thomas.

Une grande somme d'esprit a, paraît-il, été dépensée pour la circonstance. MM. Faucher de St. Maurice, Louis Fréchette et Napoléon Legendre ont été les plus prodigues.

Autre grande réunion, aussi en l'honneur de madame Albani, chez l'Hon. M. Marchand. Toilettes exquis. On remarquait, dans la foule brillante des invités: l'Hon. M. Mercier, l'Hon. L. O. M. Taillon, M. Dubail, consul de France; madame Baldasano, M. Baldasano y Lopate, consul d'Espagne, les Hon. juges Routhier et Caron, etc.

On a chanté et déclamé de façon à rendre jaloux les plus grands artistes.

A Ottawa, Sir John et Lady Macdonald ont donné une magnifique réception en l'honneur de notre diva.

Plus de six cents invitations avait été lancées; près de cinq cents personnes s'étaient rendues à l'appel du premier ministre. La vaste résidence de Sir John avait été convertie en une suite de salons pour la circonstance. Madame Albani se tenait sous un dais; Lady Macdonald, à sa droite, lui présentait successivement les invités. Ceux-ci se composaient, en dehors du monde officiel, de l'élite de la société d'Ottawa.

Parmi les Canadiens-Français présents, on remarquait Sir Hector Langevin, Sir A. P. Caron, l'Hon. M. Laurier, l'Hon. sénateur Pelletier, le juge Taschereau, le juge Fournier, le colonel Panet, MM. Guilbault, DeCelles, Taché, Lemoine, Benoit, Dupont, le Dr Valade, N. de Lanaudière, etc.

* * *

Le bal du Club de Chasse, qui a eu lieu au Kennels, a été des plus heureux.

Le costume rouge des membres du club contrastait d'une façon charmante avec les habits noirs des invités.

On remarquait parmi les couples brillants :

Son Excellence le gouverneur général et madame Crawford; M. J. Crawford et Lady Stanley; le prince Dhuleep Singh et Mlle Lister; le capitaine McMahon, A. D. C., et madame Hickson; l'Hon. Ed Stanley et madame Colville; le capitaine Bagot et Lady Alice Stanley.

Les toilettes féminines étaient des mieux choisies, on n'a pas craint de les chiffonner et l'on a dansé à perdre haleine.

* * *

Le divorce du général Boulanger n'est pas près d'être prononcé, s'il faut en croire un de nos confrères, qui publie un assez curieux conte rendu d'une entrevue qu'aurait eue les deux époux chez le président du tribunal.

Mme Boulanger s'opposerait à la demande de divorce et se déclarerait prête à suivre son mari s'il veut lui offrir son bras: elle donnerait, en outre de son abstention durant la maladie du général, provoquée par son duel avec M. Floquet, des raisons d'un ordre particulièrement délicat et intéressant sa dignité d'épouse.

* * *

Grand bal, mardi dernier, chez M. C. A. Cornellier, avocat, à sa résidence de la rue Berri. Réception charmante. Toilettes superbes. Réunion de choix, mais beaucoup de gommeux.

* * *

M. Dubail, consul général de France à Québec, fut, durant les fêtes carnavalesques, l'hôte de M. Schwob.

* * *

M. Cleveland, le président sortant aux États-Unis, a écrit qu'il visiterait la Norvège en août.

Il y rencontrera M. Castelar qui veut aussi aller visiter les fjords.

* * *

High-life chinois.

Voici la proclamation par laquelle l'Impératrice-Mère annonce à son peuple le mariage de l'Empereur.

"L'Empereur est devenu un homme et il a fallu songer à lui donner une femme. J'ai choisi Yeh-ho-na-la, la fille du général Kuei-Hsiang, une jeune fille vertueuse et belle. Nous ordonnons qu'elle devienne Impératrice."

Nous décrétons également que Ya-ta-la, la fille de Chang-Hsu, âgée de quinze ans, devienne concubine de 4e classe; Ta-la, fille du même, et âgée de treize ans, est nommée concubine de 5e classe."

* * *

Le bal du 7 courant, au Victoria Rink, a été des plus animés. On remarquait dans la brillante foule des invités: lord et lady Stanley de Preston, sir John Ross, sir Fred Middleton, le cap. Bagot, M. et Mme Colbelle, M. Henshaw avec Melle Maud Angus, M. H. Montague Allan avec Melle Patterson, M. Harry Abbott avec Mlle Lisc.

Costumes originaux et très riches.

MASQUE DE VELOURS.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

MARIAGE A GRANDE VITESSE

MŒURS AMÉRICAINES

I
L'ANNONCE

"Two charming young ladies of the best world, one fair, the other dark, desirous to attend next "Madison Square" ball, wish acquaintance of refined partners. Address. M. and H. Herald uptown office."

Telle est l'annonce que John et Harry trouvèrent, le 10 mars 188... se payant en tête du *New York Herald*. Quelle aubaine pour eux !

—Mais que veut donc dire votre charabia ?
—C'est de l'anglais, charmante lectrice, du pur anglais.
—Donnez-m'en au moins la traduction ?
—Oh ! vos chastes oreilles !

—Ne plaisantez donc pas. Voyons, donnez-moi la traduction de votre anglais, puisque c'est une annonce anglaise.

—Eh bien, la voici. N'allez pas rire, surtout, et armez-vous du flegme américain : "Deux demoiselles du meilleur monde, l'une blonde, l'autre brune, désirent assister au prochain bal de Madison Garden et faire la connaissance de deux cavaliers comme il faut. Adresse. M. et H. Bureau du *Herald*, ville haute."

—Qu'est-ce donc que ce *Herald* ?

—Le *New York Herald*, c'est un journal extraordinaire. Le journal le plus lu et le mieux informé du monde entier. Quelle invention merveilleuse que sa petite correspondance ! Ouverte à tous et à toutes les bourses, aux directeurs de théâtres, aux annonces de services religieux, aux amoureux qui désirent un rendez-vous incognito, à ceux et à celles qui cherchent chaussure à leur pied, aux jolies femmes dont les charmes font spécialité, aux traitements secrets des soi-disant doctresses qui, déguisés sous des noms aussi intrigués que fantaisistes, ont la prétention d'être secrets. Le *Herald* enfin, c'est l'encyclopédie universelle au jour le jour, rédigée pour tous et par tous.

—Très bien. Mais dites-moi encore ce que c'est que le bal de Madison Garden ?

—Ah ! le bal de Madison Garden ?... Supposez le bal de l'Opéra. Vous comprenez ? Et revenons à John et à Harry qui trouvèrent l'annonce en question dans le *Herald*, comme j'ai déjà eu le plaisir de vous le dire.

II

LA PRÉSENTATION

Le lendemain, vers onze heures, un tramway s'arrêta devant le bureau du *Herald*, et il en sortait une blonde au minois charmant. Ses yeux langoureux en disaient plus long qu'ils n'étaient gros, et ses dents, aussi blanches que celle d'un jeune tigre, inspiraient un sentiment tout opposé à celui de la crainte. C'était Maud qui descendait, ramassant ses jupes à pleines mains et laissant voir deux petits, très petits pieds juchés sur deux hauts, très hauts talons à la parisienne.

Elle entra d'un air assuré dans le bureau et, passant sa petite tête riieuse au travers du guichet, elle demanda s'il n'y avait pas quelque lettre à son adresse.

Il y en avait une toute petite, parfumée. C'était une lettre collective, signée : John et Harry.

Ce qui attira surtout l'attention de Maud, c'est que John était un grand brun de vingt-quatre ans, avec une moustache brune, tandis que Harry s'annonçait comme un agréable blond de vingt-deux ans. C'étaient les deux frères, juste comme Maud et Hellen étaient les deux sœurs, et à eux deux pesaient à peine trois cents livres.

N'allez pas rire de voir les héros de mon histoire rentrer ainsi dans une si intime description de leur personnage. Quoi de plus naturel que de se dépeindre moralement et physiquement ? Il faut bien qu'une personne destinée à faire la connaissance d'une autre se fasse d'elle une idée aussi fidèle et aussi avantageuse que possible. C'est pourquoi les Américaines, jeunes filles pratiques s'il en fut jamais, n'hésitent pas, en des circonstances semblables à celle que nous racontons, à décrire la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, leurs dimensions en grandeur et tour de taille, et leur poids. Je maintiens donc que l'usage est sage et pratique et j'en prends à témoin tous les littérateurs passés et présents qui ont parfaitement compris que pour rendre leurs personnages dignes d'intérêt ils doivent être dépeints sous leurs aspects les plus intimes.

Le billet avait fixé le rendez-vous pour trois heures, dans le grand salon de l'hôtel de la cinquième avenue. Comme signe de reconnaissance, John et Harry devaient porter à leur boutonnière un œillet rouge, signe d'amour profond, comme chacun le sait.

De part et d'autre on fut ponctuel au rendez-vous, et misses Maud et Hellen, en apercevant deux gentlemen correctement vêtus dont les boutonnières laissaient saillir

deux énormes œillets sang de bœuf, durent s'avouer que la description signalétique que John et Harry avaient donnée de leur personne était bien loin d'être exagérée et ne laissait place à aucune désillusion.

III

FLIRT

La mignonne Maud, aux cheveux dorés comme les épis, et Hellen la brunnette, avec ses grands beaux yeux bordés de cils noirs, habitent avec leur père une de ces maisons bourgeoises que les Américains appellent des "boarding houses", où ils savent si bien se procurer le confortable intérieur, eux les virtuoses de la vie pratique.

Depuis quelques jours le salon de cette maison est devenu l'objet constant des visites de John et de Harry, sans que personne ait semblé y porter attention ou s'en étonner. Un soir ils sont venus, ont dîné à la table d'hôte, puis, quand on est passé au salon, John, le grand brun, s'est approché du père assis sur le canapé entre ses deux filles, et s'est présenté de lui-même à la blonde Maud, tandis que Harry le blondin portait son choix sur la brune Hellen.

Le père, lui, n'a rien vu, rien remarqué, rien compris. Un père d'Américaine, à quoi cela sert-il ? Est-ce que cela le regarde, après tout ? Ses filles ne sont plus des enfants. Dès leur enfance n'a-t-il pas pourvu à tous leurs besoins, et maintenant qu'elles sont devenues de charmantes petites femmes, n'est-ce pas encore lui qui les entretient de toutes ces fraîches toilettes qu'elles savent si coquettement ajuster pour faire valoir leurs frais minois ? Que va-t-on lui demander de plus, alors ? Ses filles savent bien ce qu'elles ont à faire. Il n'a pas à s'en mêler.

Aussi, voyez nos jeunes couples comme ils s'amuse ! Le bal de Madison Garden est si lointain, si lointain encore, et la première entrevue dans le grand salon de l'hôtel de la cinquième avenue a été si agréable de part et d'autre qu'il était impossible d'attendre le bal pour se revoir.

Les voici flirtant : John ne quitte pas Maud plus que son ombre, il mange près d'elle à table, lui presse le genou et lui prend les mains en lui racontant toutes sortes de choses que les voisins n'écourent ni n'entendent, mais qui, à coup sûr, doivent être bien drôles, à voir la blonde mignonne étouffer avec tant de peine de petits éclats de rires que la bienséance lui commande de comprimer. Hellen et Harry sont bien plus raisonnables. Eux aussi sont toujours ensemble dans le coin du salon, mais il faut que ce qu'ils ont à se dire soit bien mystérieux, pour se regarder ainsi les yeux dans les yeux et se lancer des regards aussi langoureux.

Diraient-ils pas deux frères fiancés aux deux sœurs ?

Mais non, John a fait la connaissance de Maud pour aller au bal, il le sait bien ; il s'agit de s'amuser, de rire, et pas d'autre chose. Il n'y a rien là de commun avec l'idée de mariage. Du reste, plus tard comme plus tard, on verra bien. Maud est si gentille !

C'est aussi l'opinion de Harry pour Hellen. Il faut aller d'abord au bal de Madison Garden.

IV

LE BAL DE MADISON GARDEN

Enfin, il est arrivé ce bal !

Quel entrain ! Quel tohu-bohu ! Les quadrilles ont succédé aux polkas et les valse aux quadrilles.

Au milieu des fous, voyez ces deux groupes. Ils ne sont pas quittés de la fête. Ce sont John avec Maud et Harry avec Hellen. Regardez-les valser, cela en vaut la peine. C'est charmant de les voir danser le boston : trois pas en avant, trois pas de côté, trois pas en arrière.

Quelle union parfaite ! Leurs poitrines étroitement enlacées semblent ne plus faire qu'un corps à deux têtes. Les cœurs battent l'un contre l'autre et les souffles sont confondus. Et les pieds, quel entre-mêlement ? Les pantoufles dignes du pied de Cendrillon, perchées sur leurs hauts talons Louis XV, dépassent la dentelle des jupes tenues trop courtes avec intention, et viennent taquiner les brodequins vernis à bouffettes de soie des jeunes hommes dont les genoux froissent alternativement la jupe de leur danseuse aux plissés de soie pompadour.

Puis tout d'un coup, au milieu de la surexcitation de la danse, leurs têtes se sont rapprochées, on les a vus se donner un baiser et rouges d'une douce émotion, disparaître dans un tourbillon.

Maintenant les farandoles de fous se sont organisées. Le chef d'orchestre, semblable à Strauss, aux bals de l'Opéra, est dans un état d'agitation qu'il cherche à communiquer à ses danseurs, et le désordre de sa toilette causé par cette agitation indique que le bal touche à sa fin.

Quand Strauss, dit la chronique, dirigeait les bals de l'Opéra, le nœud de sa cravate, mis en mouvement par le fonctionnement de son bras battant la mesure, décrivait autour de son col une rotation tellement régulière que ce nœud était devenu le chronomètre du bal pour les danseurs dénués de montre. Ce nœud, qui était placé sous le menton de son propriétaire au début du bal, se trouvait à trois heures du matin au milieu du dos et, à six heures du matin, après avoir terminé son voyage cir-

culaire, reprenait sa position de départ. Le bal était fini. Danseurs et danseuses n'avaient plus qu'à se retirer.

C'est ainsi que firent John et Harry, l'appétit ouvert et peu préparés à se séparer déjà de leurs danseuses, pour aller solitairement regagner leur couchette vide.

Delmonico, le fameux restaurateur du high-life, n'était-il pas tout indiqué ? Un souper au champagne n'est-il pas la préparation la plus infaillible pour une aussi pénible séparation ?

On y mange si bien chez Delmonico et son champagne est si piquant que deux heures plus tard le soleil levant d'un beau dimanche de printemps venait déjà miroiter contre les glaces, sans qu'aucun de nos quatre soupeurs semblât plus préparé qu'avant à cette fatale séparation qui allait arriver, pourtant !

—Encore, plein, encore ! disaient en riant aux éclats Maud et Hellen qui tendaient leur coupe à champagne, ne remarquant plus qu'Harry versait déjà plus haut que les bords et que le champagne retombait en pétillant sur la nappe.

—Au surplus, disait John qui avait gardé son sang-froid, à quoi bon nous séparer ?

—Non, non, pas encore ! crièrent en chœur Maud et Hellen.

—Eh bien ! continuait John, en vidant sa coupe d'un seul trait, j'ai une idée excellente qui nous éviterait cet ennui, mais faut avoir confiance, et s'engager à suivre ce que je ferai.

—Accordé, c'est promis ! s'écrièrent les deux petites folles.

Aussitôt dit que fait, John paya et, fouette cocher, les voici partis en voiture sur une simple indication de John.

V

ENFIN SEULS.

Dix minutes à peine, la voiture s'arrête au coin de Broadway et de la dixième rue, presque à côté du temple épiscopalien "Gracechurch". John, laissant ses amis dans un salon d'attente du presbytère gothique qui fait corps avec le temple, est introduit auprès du Rév. A. W. K. Brown, le vénéré pasteur de Gracechurch.

Le brave pasteur ! Il est bien confus, car il est encore en robe de chambre et en pantoufles. Sa bonne aurait bien pu avertir de cette visite avant de lui verser cette tasse de chocolat que, dans sa confusion, il s'efforce de boire tout en se brûlant. Il n'avait pas à se presser, car son service religieux, quoique ce soit dimanche, ne commence pas avant dix heures. Ses paroissiens sont trop aristocratiques pour être d'une piété aussi matinale.

Mais John le met tout à fait à son aise. Il s'excuse au contraire de le déranger ; dame ! ce n'est pas l'habitude de venir si matin pour ce qui l'amène. Pourtant le Rév. A. W. K. Brown jouit dans tout New-York d'une si grande réputation de bonté qu'il a cru pouvoir s'adresser à lui.

Il s'agit de deux mariages. Son frère et lui, et son frère est dans le salon d'attente avec les deux fiancées.

John ne s'est pas trompé, le Rév. A. W. K. Brown ne veut pas mentir à son renom de bonté. Le temps seulement de changer sa robe de chambre contre un vêtement plus en rapport avec la grave cérémonie qui va avoir lieu.

La bonne en profite pour introduire à leur tour Harry avec Maud et Hellen, dont la gaité devient bien plus grande encore quand John leur a déclaré son projet.

—Quel bonheur ! Comme John a eu une bonne idée ! Comme cela, on ne sera plus forcé de se séparer tout à l'heure.

Pendant ce temps, la tasse de chocolat restée vide a fait place à un grand registre. C'est celui des mariages. Le Rév. A. W. K. Brown est revenu boutonné jusqu'au cou dans sa redingote.

Il inscrit les noms des nouveaux épousés, puis, prenant dans ses vieilles mains les doigts flûtes des jeunes filles, met au doigt de Maud la bague que John vient de retirer du sien, et au doigt d'Hellen celle qu'Harry lui a remise. Elles sont bien larges pour les doigts des fillettes, ces grosses bagues munies d'un diamant ; qu'à cela ne tienne, on les fera rétrécir. Maintenant il n'y a plus qu'à signer le registre où les signatures de Maud et de John viennent se placer vis-à-vis de celles de Hellen et de Harry. C'est un quadrille de signatures. La partie carrée est complète. Il n'y a plus qu'à remercier le vénérable Rév. A. W. K. Brown qui tiendra prête en règle pour le lendemain les papiers réguliers que John et Harry repasseront chercher.

Et voilà pourquoi le lendemain du bal de Madison Garden, Maud et Hellen ne sont pas rentrées au Boarding house où elles habitaient avec leur père.

E. BARBIER.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

FOGARTY FRÈRES,
FABRICANTS DE CHAUSSURES,
COIN DES RUES
ST. LAURENT ET STE. CATHERINE,
MONTREAL.

CETTE maison qui est aujourd'hui une des plus importantes de Montréal dans la fabrication des chaussures a été établie il y a vingt ans, et ses commencements des plus modestes ont pris d'année en année un essor si grand, que de simple magasin elle s'est transformée en une manufacture considérable faisant des affaires dans tout le Dominion.

En dehors de son magasin de détail qui est le plus grand et le plus achalandé de la ville, la maison Fogarty Frères fabrique des chaussures, connues sous des marques spéciales, lesquelles ont la plus grande vogue. Aussi leurs chaussures pour Dames et jeunes filles sont reconnues comme étant de fabrication supérieure et du plus grand style. Elles ont de plus l'avantage d'être à grand marché.

Disons en passant que cette maison a été la première à fabriquer des chaussures pour Dames, à UNE PIASTRE. Cette chaussure qui a eu la plus grande vogue, est toujours en grande demande.

Nous ne saurions donc trop encourager le public à patronner le magasin de MM. Fogarty Frères, car ils y trouveront toujours le plus grand choix de chaussures, détaillées à des prix défiant la concurrence. Ce qui explique le bon marché qu'offre incessamment cette maison, c'est qu'elle fabrique elle-même toutes les chaussures qu'elle vend.

L'avantage qu'on trouve en outre à cette maison, c'est que les magasins sont des plus spacieux, bien aménagés, avec un service prompt et bien fait.

Le beau commerce que font les Messieurs Fogarty, démontre bien leur esprit d'entreprise et leurs talents.

FOGARTY FRÈRES,
Coin des rues St. Laurent et Ste. Catherine,
MONTREAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
Pharmacien chimiste, 144 rue St. Laurent,
MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

ANALYSE CHIMIQUE

UNE SPÉCIALITÉ.

SPÉCIALITÉS :

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.
" Dental Pearline, pour les dents.
" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.
" Chloralgyne, pour le mal de dents.
" Sulphur Pastilles pour l'application sur la gorge de l'Acide Sulfurique et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

N.B.—Le "Castor Fluid" de Gray et le "Gray's Saponaceous Dentifrice" sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies à 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY
Pharmacien chimiste, 144 rue St. Laurent,
MONTREAL.

LA BANQUE DU PEUPLE.

Dividende No. 105.

Les actionnaires de la Banque du Peuple sont par les présentes notifiés qu'un dividende semi-annuel de trois pour cent pour les six mois courant, a été déclaré sur le fonds capital, et sera payable au bureau de la Banque, Lundi, le quatre de Mars prochain et les jours suivants.

Le livre de transfert sera fermé du 15 au 28 février inclusivement.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET,
Caissier.

Montréal, 29 janvier 1889.

LA BANQUE DU PEUPLE.

AVIS.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple aura lieu aux bureaux de la Banque, rue St. Jacques, Lundi, le quatre Mars prochain, à trois hrs. p.m., conformément aux 16ème et 17ème clauses de l'acte d'incorporation.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET,
Caissier.

Montréal, 29 janvier 1889.

GRANDE RÉOUVERTURE.

MM. L. M. PERRAULT & CIE

ONT ACHETÉ LE

FONDS DE BANQUEROUTE

DU MAGASIN DE L. M. PERRAULT

225 Rue St. Laurent

et ils offrent actuellement en vente, à des prix sans précédents dans les ventes de faillites, toutes les marchandises qui composent le stock racheté. Il y en a pour

\$30,000 \$30,000 \$30,000

et le tout sera sacrifié sans égards, à

50 CENTS DANS LA PIASTRE.

ARTICLES DE NOUVEAUTÉS.

ARTICLES DE PRINTEMPS.

ÉTOFFES A ROBES.

TWEEDS.

LAINAGES.

COTONNADES.

Enfin tout le stock va y passer, et le public qui cherche les occasions de bon marché, ne saurait mieux faire que d'aller visiter les nouveaux acquéreurs, lesquels sont décidés à

VIDER LE MAGASIN,

COUTE QUE COUTE.

C'est la plus grande chance qui ait été offerte au public Montréalais.

— ET LES —

PREMIERS RENDUS.

SERONT LES

PREMIERS SERVIS !

Remarquez bien, il y en a pour

\$30,000.00 \$30,000.00 \$30,000.00

ET LE TOUT SERA VENDU

SANS RÉSERVE.

L. M. PERRAULT & CIE

No 225, Rue St. Laurent,

MONTREAL.

LE GRAND BAZAR

TENU PAR

J. B. A. TRUDEL & CIE,

AUX NOS.

1526 et 1528 RUE STE. CATHERINE

A FAIT UNE

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

sur toute la ligne pour d'ici à la fin de la saison.

Jouets, Musique, Boîtes à Musique, Gravures, Parfums, Articles de Fantaisie, la plus grande variété, le tout vendu

A 50 CTS. DANS LA PIASTRE.

Cette réduction est faite en vue de la

RÉCEPTION DES MARCHANDISES DU PRINTEMPS.

SPÉCIALITÉ DE TAPISSERIES

NOUVELLES ET DE GOUT.

IMMENSE ASSORTIMENT !